

Nº 219
24 MARS 1938

1^{re} 1fr.50
1.75 BELGES
0.35 SUISSE
24 pages

PARAIT LE JEUDI

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

regards

Sauver l'Espagne



Photo FRIED

NOTRE TOUR D'HORIZON

Des articles sur la
GUERRE D'ESPAGNE
et la
SÉCURITÉ FRANÇAISE

■
**La MENACE sur la
TCHÉCOSLOVAQUIE**

■
La MORT de L'AUTRICHE

C'EST DÉFENDRE NOS FOYERS

REGARDS



Les ATROCES BOMBARDEMENTS de BARCELONE

Quelques aspects des abominables bombardements du 17 mars par l'aviation italo-allemande : des ruines amoncelées, des cadavres... les sauveteurs fouillent parmi les décombres.

On emporte les corps des innocents massacrés par centaines dans les maisons, dans la rue, dans le métro.

Une bombe est tombée près d'un tramway qui a pris feu; les voyageurs ont tous été carbonisés.



M. Lloyd George est actuellement à Paris, où il a rendu visite au Président du Conseil. Voici l'ancien Premier Anglais aux Invalides, devant le masque de Napoléon.



Dimanche 20 mars, dernier jour de l'hiver. Mais le Printemps a déjà fait son entrée radieuse. Il illumine l'avenue du Bois, à Paris, où beaucoup de promeneurs sont en veston, déjà.



La Lithuanie a dû céder devant la force, la Pologne étant assurée de l'appui hitlérien. La Lithuanie n'avait jamais reconnu l'annexion de Vilna par la Pologne, c'était là la cause essentielle du conflit. A droite, le général polonais Zeligowski, qui occupa Vilna en 1920. A gauche, le grand poète lithuanien Vidunas, arrêté en Allemagne.



Un coin de la salle de la Mutualité, le 19 mars, cours de l'assemblée d'information du Parti Communiste réservée aux cadres de la Région Parisienne. Les militants y assistaient, et applaudirent le rapport Maurice Thorez. Le secrétaire général du Parti communiste exposa que la paix peut être sauvée par l'union de tous les pays démocratiques. La condition est « l'union de la nation française », dont le d'ordre fut lancé par son parti il y a plus de deux ans. On sait par ailleurs que les diverses élections de dimanche ont été marquées par des gains importants de l'actif des candidats communistes.



Dimanche dernier, à Paris, au Stade Buffalo, l'équipe de France de Rugby à 13 a rencontré l'équipe d'Angleterre. La partie, très équilibrée, fut jouée avec rapidité. Battus en mêlée, les avants français se rachetèrent largement dans le jeu ouvert, et l'activité des trois quarts tricolores l'emporta sur le jeu individuel des trois quarts anglais. Finalement, les Anglais triomphèrent par 17 points à 15. Sur notre photo, les trois quarts français Max Rousié (à dr.) et Saur, s'efforcent de rejoindre un trois quart britannique possesseur du ballon.



Le Championnat de France de Cross cyclo-pédestre s'est disputé dimanche dernier, en forêt de Fontainebleau. Notre photo montre Paul Chocque qui gagna l'épreuve, dans un passage difficile.

N'oubliez pas que tous les services de "REGARDS" sont transférés

53, rue de Chabrol, PARIS (10^e)

Dans un spacieux magasin notre service "REGARDS-TOURISME" est à votre disposition pour vous fournir gratuitement tous les renseignements concernant nos voyages organisés, sorties de week-end et la préparation de vos vacances.

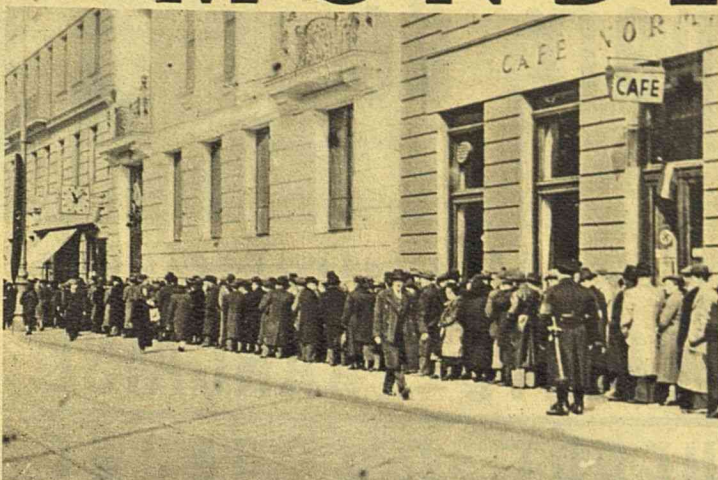
Le ministère L... a voté la conf... appel à l'union

Angleterre, la r... hiltérophile... opposition crois... s'en aille... tefestants au cou

SUR LE MONDE



« Le retour de l'Autriche au Reich allemand », comme dit le texte de la loi d'Anschluss, s'est accompli grâce à l'étalement massif de la force brutale. Hitler fait son entrée à Vienne: les autos blindées et les tanks le précèdent et le suivent.



La « mise au pas » de l'Autriche se poursuit à un rythme accéléré : violences, persécutions multiples, pillage des boutiques juives, arrestation de savants et d'artistes, « suicides ». Des juifs font la queue au consulat polonais pour obtenir un visa.



Les troupes prêtent serment au Reichführer. La nazification du pays est un fait accompli. La vieille Autriche n'est plus.



L'intervention italo-allemande contre l'Espagne s'accroît. Des bombardements, mitrailleuses, camions militaires défilent en masse, 30.000 soldats allemands sont envoyés en renfort. La force tragique de la « non-intervention » a permis l'avance fasciste en Aragon. Mais les troupes républicaines résistent avec acharnement, réussissant à freiner l'offensive. Sur la photo : la ville d'Alcañiz, sur le front d'Aragon.



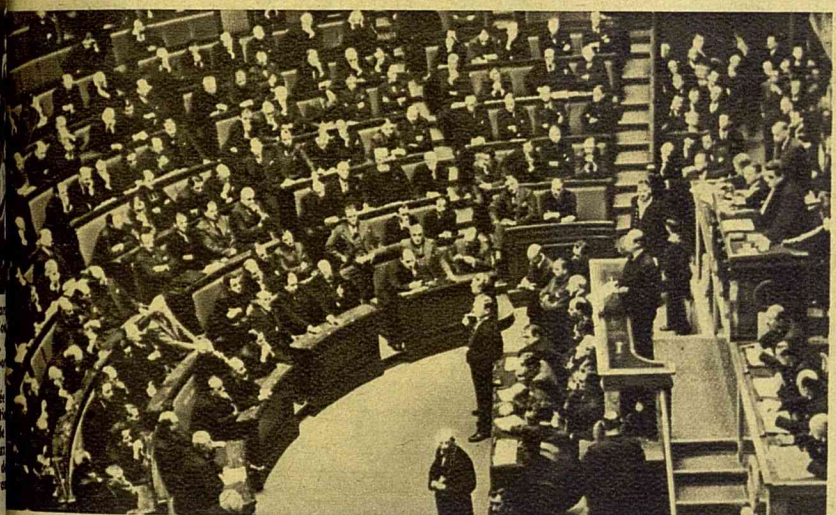
La Tchécoslovaquie, promise à l'agression de Hitler, s'émue. M. Osusky, ministre de Tchécoslovaquie à Paris, est reçu par M. Paul-Boncour.



M. Ossorio y Gallardo, ambassadeur de la République espagnole, est également reçu au Quai d'Orsay.



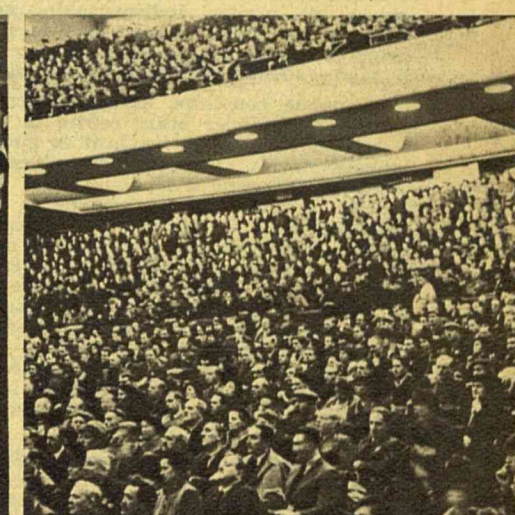
En présence de la menace extérieure, le Comité permanent de la Défense Nationale s'est réuni à l'Hôtel Matignon pour examiner les mesures immédiates à prendre pour assurer la sécurité du pays. A l'issue de ce conseil, M. Paul-Boncour s'entretient avec un journaliste. A gauche, le général Gamelin.



Le ministre Léon Blum s'est présenté jeudi devant le Parlement. La Chambre lui a voté la confiance par 369 voix contre 196. La minorité s'est dérobée à un nouvel appel à l'union pour la sécurité de la France, donnant ainsi une preuve nouvelle de son antipatriotisme.



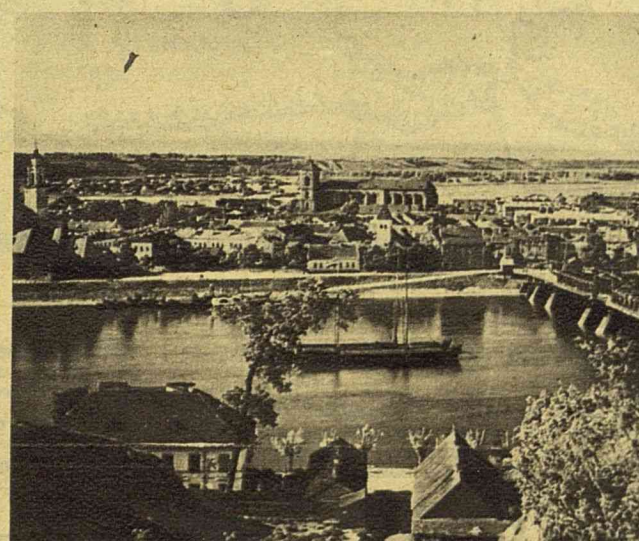
Les membres du bureau de la C. G. T. et les délégués des organisations ouvrières, convoqués par le président du Conseil, ont apporté l'entier concours de la classe ouvrière pour l'accélération de la production destinée à la défense nationale, dans le cadre de la législation sociale actuelle. Sur la photo : le bureau de la C. G. T. et les délégués.



Une foule considérable s'est portée jeudi soir au Trocadéro, au magnifique meeting du R. U. P. où elle a clamé sa volonté d'aider l'Espagne et de sauver la paix.



Angleterre, la néfaste politique de Chamberlain et l'opposition croissante de la France, soulève l'opposition croissante de jour en jour. « Que Chamberlain s'en aille » dit cette pancarte portée par des manifestants au cours d'un grand meeting en plein air.



Profitant de la tension internationale, la Pologne menace d'envahir la Lituanie. Les troupes polonaises se concentrent. Un ultimatum est lancé.



L'ignoble agression fasciste contre les villes ouvrières d'Espagne prend des proportions énormes. En 37 heures, Barcelone subit 17 bombardements. Des quartiers entiers sont incendiés : 1.200 morts, 3.000 blessés. Il faut aider l'Espagne martyre !



Litvinov, commissaire du peuple aux Affaires Etrangères, propose au nom de l'Union Soviétique la convocation d'une conférence internationale pour mettre fin aux actes d'agression.

Pour la paix de TOUTE LE

les données stratégiques de la SÉCURITÉ FRANÇAISE et la GUERRE D'ESPAGNE L'OPINION DES CERCLES MILITAIRES FRANÇAIS

L'un des premiers actes du 2^e Gouvernement Blum a consisté en une réunion du Conseil Supérieur de la Défense Nationale. Les événements de la semaine dernière en Autriche et en Espagne suffisent amplement à justifier cette réunion. Il n'est point question dans l'article qu'on trouvera ici même de commenter ou de divulguer les décisions qu'ont prises cet important organisme. Mais le seul fait de cette réunion donne aux déclarations qu'a bien voulu nous faire une haute personnalité militaire — et que nous résumons ci-dessous — une actualité et un relief saisissants.

N. D. L. R.

ajouter que la menace des bombardements aériens, par des escadrilles venant des bases situées en territoire espagnol, est d'autant plus grave qu'elle annihile l'énorme travail réalisé depuis 20 années pour l'organisation de la mobilisation industrielle et la création de centres de production et d'usines travaillant pour la défense nationale, relativement à l'abri, parce que situées — on le croyait du moins — en dehors du rayon d'action probable des ennemis éventuels.

En résumé, une victoire du général Franco en Espagne, aurait, pour la France, les conséquences les plus graves. Le haut-commandement français se trouverait placé devant des problèmes stratégiques nouveaux qui l'obligeraient à modifier de fond en comble les plans et dispositifs de mobilisation des forces terrestres, aériennes et maritimes, les plans de mobilisation industrielle et de fabrication de guerre.

Il ne m'appartient pas de formuler un pronostic quelconque sur l'issue de la guerre qui se déroule depuis 20 mois en Espagne. Il ne s'agit pas pour moi de choisir entre les deux camps espagnols : les rouges ou les blancs. Je ne veux examiner les faits que du seul point de vue français, et plus exactement du seul point de vue de la sécurité de la France.

La victoire de l'Espagne républicaine ne poserait pas pour notre pays de problèmes nouveaux. Il n'en serait pas de même d'une victoire de l'Espagne nationaliste du général Franco.

On le conçoit aisément. L'aide que lui ont accordée, en violation du pacte de non-intervention, l'Allemagne et l'Italie, n'a pas été gratuite. Elle a eu une contrepartie.

D'abord, des fournitures de minerai de fer, et de cuivre, de pyrites, indispensables au réarmement de l'Allemagne. Mais là n'est pas la monnaie d'échange principale dont Franco paierait en cas de victoire l'Allemagne d'Hitler et l'Italie de Mussolini.

L'Espagne constitue, essentiellement, une base stratégique de premier ordre contre la France et l'Angleterre. On l'a bien vu pendant la guerre de 1914-1918 : les sous-marins allemands, s'ils n'avaient pu utiliser les côtes de l'Espagne d'Alphonse XIII pour leur ravitaillement, auraient été chassés de la Méditerranée. Aujourd'hui, avec les progrès des armes aériennes et sous-marines depuis 20 ans, l'importance stratégique de l'Espagne est encore accrue. Nul doute que l'Espagne de Franco, dans le cas d'une victoire des nationalistes, ne serait autre chose qu'un Etat vassal de l'Allemagne et de l'Italie, dont les ressources en hommes, en matières premières, comme la position stratégique à l'extrême sud-ouest du continent européen, seraient exploitées à plein par les Etats-Majors allemand et italien pour atteindre les buts d'hégémonie européenne et mondiale des dictatures.

A supposer donc que l'Espagne de demain soit nationaliste, c'est-à-dire transformée en satellite de l'axe Rome-Berlin, quelles seraient les nouvelles « données » qui affecteraient de ce chef le problème de la « défense nationale » ?

1^o La France aurait une troisième frontière à défendre. Après celles du Rhin et des Alpes, la frontière des Pyrénées. L'Espagne, avec 20 millions d'habitants environ, pourrait mobiliser près d'un million d'hommes. En tout état de cause, l'armée espagnole de demain ne ressemblera en rien à l'armée de l'Espagne monarchiste. Une véritable armée s'y est créée au cours de la guerre, du côté nationaliste, avec le concours et l'appui des techniciens et des « volontaires » allemands et italiens ; du côté républicain, par l'effort du Gouvernement et du peuple.

L'hypothèse d'une Espagne fasciste oblige le haut-commandement français à remanier totalement le plan de mobilisation de l'armée. Les Pyrénées devront être défendues. Elles ne sont pas fortifiées. Il n'y a point, à notre frontière du sud-ouest, de ligne Maginot ou Daldier. Combien de milliards faudra-t-il dépenser pour équiper défensivement cette frontière ? Combien de corps d'armée y seront nécessaires pour en assurer la défense... qui ne seront plus disponibles sur le Rhin ou sur les Alpes ?

2^o Sans entrer dans des considérations géographiques trop connues, il est évident qu'une Espagne nationaliste permettra à des alliés germano-espagnols, non seulement de menacer, mais encore pratiquement de couper les communications maritimes et aériennes de la France avec ses possessions africaines. Les bases italiennes de Sicile, de Sardaigne, complétées par celles installées aux Baléares, au Maroc Espagnol et sur la côte est de l'Espagne, barrent nos lignes de communications méditerranéennes. De La Corogne et de Vigo, de Cadix et des Canaries, ce sont les communications atlantiques de la



France avec le Maroc et l'Afrique Française qui sont menacées.

D'où nécessité pour la France de modifier la répartition de ses forces navales et aériennes, si elle veut assurer, en cas de conflit en Europe, le transport sur le territoire français menacé de ses contingents africains.

3^o On a déjà écrit que, dans l'hypothèse d'une Espagne franquiste, tout le territoire français serait désormais dans le rayon d'action des bases aériennes ennemies d'outre-Rhin, et d'au delà des Alpes ou des Pyrénées. Le fait est rigoureusement exact. Il faut encore

Personne ne contestera qu'une telle réorganisation ne peut être accomplie EN QUELQUES SEMAINES. Ce serait une œuvre de longue haleine.

L'Espagne conquise par Franco, c'est-à-dire par Hitler et Mussolini, c'est donc tout le dispositif stratégique de la défense française qui s'écroule, PRIS A REVERS.

Jamais, au cours de son Histoire, la France n'a connu de situation aussi grave. Dans ces conditions, refuser de voir les réalités c'est méconnaître l'intérêt national, c'est trahir.

X...

L'EUROPE MENACÉE

COMMENT A EU LIEU
ET CE QUE SIGNIFIE

La MORT de l'AUTRICHE

L'AUTRICHE vient d'être, à un « rythme hallucinant », annexée au 3^e Reich, dont elle n'est plus qu'un « Gau », qu'un pays, le huitième, et ce fait marque une étape essentielle dans l'évolution historique de l'Europe Centrale, de l'Europe tout entière et du monde.

C'est Bismarck qui, rejetant l'Autriche-Hongrie de l'Allemagne (Sadowa 1866) comme elle l'avait été de l'Italie, lui imposa une politique orientale et en fit un instrument du « Drang nach Osten », de la poussée vers l'Est : la classe dominante austro-hongroise qui vi-

vait non seulement de l'exploitation de ses masses paysannes et ouvrières, mais aussi de celle de ses minorités nationales durement opprimées, espéra être un jour maîtresse du pouvoir qui s'étend de la Moravie au Vardar et dont Salonique constitue le débouché. Cette politique servait les intérêts de l'impérialisme allemand, lié à l'impérialisme austro-hongrois par un traité (1879), dès sa naissance. Nous ne pouvons refaire ici ce chapitre essentiel de l'histoire de l'avant-guerre, mais il est quelques faits que nous devons rappeler.

C'est le 27 novembre 1899 que le sultan accorda au kaiser la première concession du chemin de fer de Bagdad et dès lors, à mesure que le capital financier allemand lié à la grande propriété foncière non dépourvue d'ailleurs de caractères féodaux, devenait plus puissant, le rêve d'une domination économique et culturelle se précisait, d'une domination qui de Hambourg atteindrait le Golfe Persique, sans crainte de heurter les impérialismes rivaux, tsariste et britannique. Vienne servait d'autant plus ces vues que l'avenir s'avérait sombre; d'Aehrenthal, ministre des Affaires étrangères, Conrad von Hotzendorff, le chef d'état-major général, entre autres, craignaient qu'à la mort du vieil empereur François-Joseph, la double monarchie ne se disloquât. Aux 12 millions d'Allemands et aux 10 millions de Hongrois qui fournissaient en tous les domaines la plus grande partie des cadres dirigeants, s'opposaient 8.500.000 Tchèques et Slovaques, 5 millions de Polonais, 3.500.000 Ruthènes, 1 million de Slovènes, 6 millions de Serbes et de Croates, et la résistance de ces Slaves du Nord et du Sud croissait; de telle sorte qu'à la veille de la guerre, contradictions nationales et contradictions sociales devenaient intolérables : l'aigle bicéphale risquait de perdre ses plumes, voire ses têtes. C'est pourquoi les classes dominantes en Autriche et en Hongrie, liées aux classes dominantes d'Allemagne, menèrent une politique de plus en plus agressive : 1908, annexion de la Bosnie-Herzégovine, 1912-13, mesures militaires pendant les guerres balkaniques; politique agressive à l'égard de l'Albanie, du Monténégro, etc.; en fait, c'est la bourgeoisie allemande — des deux Empires Centraux — qui, pour conquérir de nouveaux territoires, de nouvelles zones d'influence économique, entreprit la lutte contre la Serbie : elle s'opposait ainsi à la révolution nationale qui fermentait dans les pays slaves du Sud, mais le gros de ses forces, comme l'écrivit Lénine, elle le jeta contre des pays plus riches et plus libres, contre des concurrents dangereux : la France et la Belgique. Le Drang nach Osten fut donc une des causes de la guerre de 1914-1918.

« Je serais heureux que nous nous en tirions avec un œil poché », déclara, si nous en croyons le chancelier Bülow, le vieux François-Joseph à une de ses amies dès le tragique automne de 1914; les pangermanistes allemands, parce que chez eux l'unité nationale était sûre et l'appareil économique beaucoup plus puissant, ne doutaient pas encore de l'avenir. C'est en pleine guerre, en effet, que parut le fameux livre de Friedrich Naumann, « Mitteleuropa », qui dévoilait sans fard les buts de guerre du capitalisme allemand; ces buts, en ce qui concerne le sujet de notre article, n'étaient rien de moins que la constitution d'une unité économique nouvelle, composée par l'Allemagne et ses alliés et allant de Berlin à Bagdad : B. B. B. : Berlin, Byzance, Bagdad. L'Autriche-Hongrie, inférieure à l'Allemagne en tous les domaines, ne servait somme toute que d'avant-garde.

+ +

Les défaites militaires et surtout les mouvements sociaux et nationaux amenèrent l'effondrement des Empires centraux : la monarchie bicéphale s'effondra la première, se disloqua; les traités de Saint-Germain et de Trianon consacrèrent plus ou moins bien ce démantèlement qui amenait la création d'Etats nouveaux (Tchéco-Slovaquie et Pologne), l'accroissement d'Etats anciens (Italie, Serbie devenue Yougoslavie, Roumanie) et qui séparait la Hongrie de l'Autriche; cette dernière devenait un pays de 93.000 km² (1913 : 676.000), peuplé de 6.700.000 habitants (en 1913, 52 millions); le nouvel Etat, « hydrocéphale », puisque la tête, Vienne, comprenait le tiers de la population, semblait peu viable, économiquement et politiquement. Certes, l'article 88 du traité de Trianon déclarait : « L'indépendance de l'Autriche est inaliénable, si ce n'est du consentement de la S.D.N. » et l'Allemagne, par l'article 80 du Traité de Versailles, garantissait cette indépendance.

Aussi, quand, en 1918 et 1919, l'Anschluss, c'est-à-dire l'union de l'Autriche à la République allemande fut proclamée à la fois à Vienne et à Weimar, les réactionnaires français opposèrent leur veto, parce que cet Anschluss aurait pu aider les républicains alle-

mands; politique de classe à courte vue qui, en fait, servit Hitler, comme tant d'autres mesures prises par nos gouvernements de droite ou dits d'« Union nationale » (union sous la houlette du gros capitalisme, si souvent antinational).

La S.D.N., ou plutôt l'Italie, l'Angleterre et la France consentirent à Vienne de gros emprunts : 650 millions de couronnes-or pour sauver le pays du marasme économique. En 1931, le ministre allemand Curtius et le chancelier autrichien Schöber voulurent réaliser, non pas l'Anschluss, mais un Zollverein, c'est-à-dire une Union Douanière; Paris et Rome intervinrent et la Cour de la Haye condamna cette tentative. Ainsi, Rome, Paris et Londres « veillaient » à leur façon à l'indépendance de Vienne. Et Hitler monta au pouvoir, aidé d'ailleurs par les chemises noires, les agents et les financiers de l'Intelligence Service, les capitalistes français; de nouvelles méthodes de politique étrangère allaient être employées : politique du fait accompli, violation des traités jointes à une propagande intense visant avant tout à s'assurer des alliés dans les classes dominantes des pays capitalistes. Nos cagoulauds n'ont point été les premiers agents d'Hitler et de Mussolini et les gens du 6 février 1934 portent, d'ailleurs allègrement, une lourde responsabilité dans la récente annexion de l'Autriche par Hitler; s'ils osent aujourd'hui parler de Salut Public, c'est qu'ils savent qu'hélas ! on ne leur demandera pas de rendre de comptes. Robespierre, Saint-Just et Couthon entendaient le salut public d'une autre manière et savaient frapper à l'intérieur les traîtres et les ennemis du peuple.

Un fonctionnaire du Quai d'Orsay que les gouvernements du Front Populaire ont gardé a osé écrire les lignes suivantes, auxquelles les événements de ces derniers jours donnent toute leur valeur. (Revue de Paris, 1^{er} oct. 1934, p. 487) :

« Le chancelier, décidé à mener l'offensive contre le nazisme, ne peut le faire, s'il est gêné dans ses mouvements par un parti si puissant (la social-démocratie), dont le chômage augmente les effectifs. Son désir de s'en débarrasser à tout prix n'est pas d'hier. On n'ignore pas ses intentions, mais à Londres, à Paris la Social-Démocratie a des amitiés, et le chancelier doit compter, ne serait-ce que financièrement, avec l'Angleterre, avec la France. Il semble que ce soit, en partie du moins, la crainte de s'aliéner la sympathie de ces deux pays qui l'ait fait jusque-là hésiter à mener contre les socialistes le combat qu'il désire. Le 22 janvier, M. Suñer (sous-secrétaire d'Etat italien aux Affaires étrangères), est rentré à Rome, venant d'Autriche; le 6 février, à Paris, les émeutes de la Concorde amènent la démission du président Daladier; le 12 février, à Vienne, des troubles sanglants éclatent entre les socialistes et l'armée... La Social-Démocratie est supprimée. Entre l'écrasement du parti socialiste en Autriche, le voyage à Vienne du sous-secrétaire d'Etat italien et la disparition en France d'un ministre de gauche, il n'y a sans doute qu'une coïncidence. Mais cette coïncidence est-elle entièrement fortuite ? Le chancelier n'a-t-il pas trouvé les conditions singulièrement favorables dans l'éclipse totale, en France, des forces auxquelles les socialistes d'Autriche auraient pu en appeler (1) et dans la certitude qu'en Italie une action énergique contre un parti hostile au fascisme serait plus que jamais suivie dans un esprit de neutralité bienveillante ? Le calcul était juste : aucune protestation réelle ne vint de Paris, à Rome on applaudit ouvertement. »

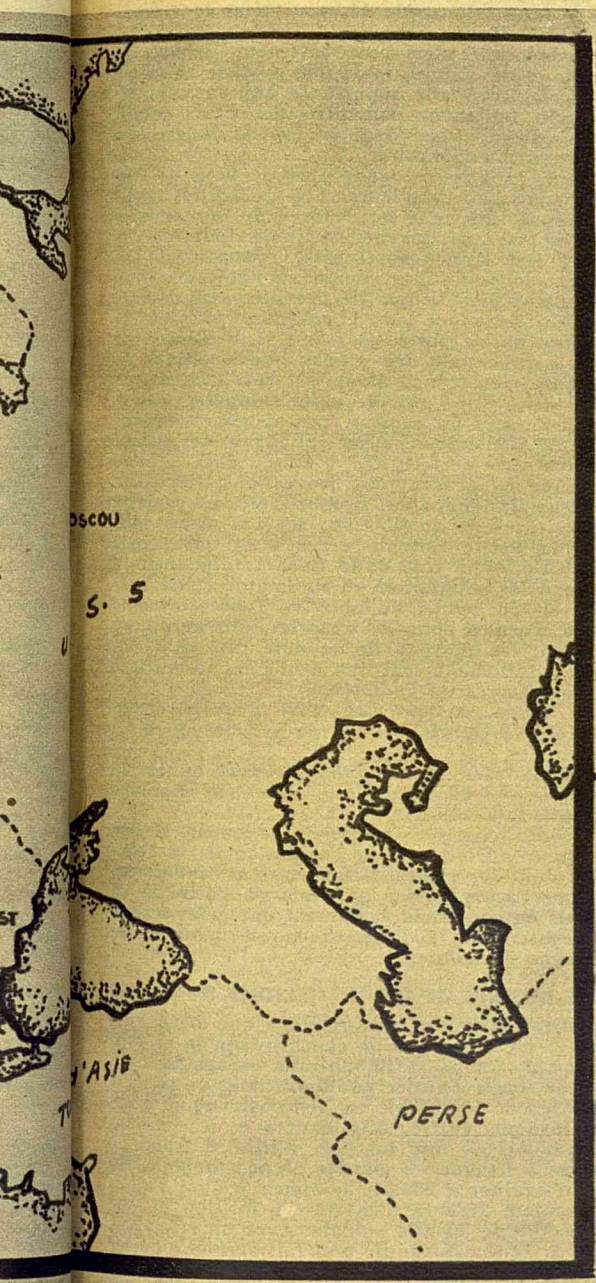
Citation longue, mais nécessaire parce qu'elle dévoile certains dessous de notre politique et qu'elle explique le synchronisme de certains événements en apparence sans lien.

La classe ouvrière autrichienne a été vaincue, mais cette saignée, voulue plus par le prince Starhemberg, reître aventurier, et le louche major Fey à la solde de Mussolini, que par Dollfus et même Schuschnigg, eut d'incalculables conséquences, comme la victoire de Franco, souhaitée par les réactionnaires français et internationaux, en aurait demain.

Le 1^{er} mai 1934, la nouvelle Constitution proclamait l'Autriche « Etat fédéral, chrétien, allemand, à base corporative », mais à la propagande nazie ne s'opposait plus à l'intérieur aucun contrepoids; on ne lutte pas contre le fascisme extérieur par le fascisme intérieur, par la réaction, par la domination sans frein du gros capitalisme; cette vérité n'est pas seulement autrichienne.

Le 25 juillet 1934, au Ballplatz, le chancelier Dollfus fut assassiné par des nazis dont la tentative de putsch avorta; déjà, en février, l'Ovra mussolinienne avait arrêté des terroristes nazis et dissous le groupe nazi de Trieste qui s'occupait, entre autres, de menées terroristes en Autriche. Mussolini envoya 4 divisions sur le Brenner; Barthou et Baldwin se montrèrent relativement fermes, si on les compare à Chamberlain et à Delbos; Hitler, comprenant que l'heure n'était pas encore venue, sachant que son réarmement n'était pas assuré, envoya von Papen à Vienne « pour ramener les rapports austro-allemands dans une voie normale et amicale ». Le travail de termites commençait cependant que Schuschnigg, symboliquement, se rendait à Budapest et à Florence. En janvier 1935, la France, l'Angleterre et l'Italie s'engageaient à se consulter au cas où l'indépendance autrichienne serait en danger.

(1) L'exemple de l'Espagne montre quel accueil aurait reçu cet appel. Répétons-le : la lâcheté des démocrates bourgeois est un des plus beaux atouts du fascisme international.



Télégrammes adressés le 17 mars 1938

à Léon BLUM, Président du Conseil,
et à Paul BONCOUR, Ministre des Affaires Etrangères.

« Regards », au nom de ses dizaines de milliers de lecteurs, ouvriers, commerçants, intellectuels, vous conjure, pour la sauvegarde de la France, d'ouvrir d'urgence la frontière de l'Espagne républicaine.

« REGARDS »

Vienne entre Rome et Berlin : fait géographique et fait politique : Rome fasciste et Berlin hitlérien; la rivalité des appétits locaux le cède à la communauté des buts impérialistes communs, camouflés sous des mots d'ordre — anti bolchevisme, anti démocratisme — propres à rallier en chaque pays les couches capitalistes les plus réactionnaires et leurs agents à tout faire ; la préparation à la guerre change de caractère et si la guerre un jour éclate, son caractère sera aussi fortement changé. Dans ces conditions, l'Autriche, qui ne pouvait compter sur les démocraties bourgeoises, après avoir muselé la classe ouvrière, ennemie intérieure des nazis, vit Rome, contre poids extérieur, se rapprocher de Berlin.

Le 11 juillet 1936, un accord austro-allemand fut signé, le 3^e Reich reconnaissant l'indépendance autrichienne, mais en fait y acquiesçant de nouvelles possibilités d'action : à ce propos on a rappelé avec raison l'amnistie des nazis (31-12-36), l'accord commercial (27-1-37); mais souvent on a oublié que le 3^e Reich s'est peu à peu créé en Autriche une base économique en mettant la main sur l'industrie lourde, et en particulier sur la Société Métallurgique de Styrie, l'Alpine Montangesellschaft, qui produit du minerai de fer et des aciers fins nécessaires au réarmement, et si la « grande presse » française s'est tue sur ces faits, c'est que cette mainmise n'a pu avoir lieu que grâce à la complicité du Comité des Forges qui a cédé aux Vereinigte Stahlwerke ses intérêts en Autriche, de même que nos magnats de l'électricité ont cédé à la Steuag (capitaux italiens, exploitation de la houille blanche en Styrie) les positions qu'ils détenaient. Et ce sont ces gens et leurs salariés qui voudraient nous imposer leur politique « nationale » !

+ +

Nos lecteurs connaissent le reste : entrevue de Berchtesgaden, démission de M. Chautemps, pourtant prévenu que le Conseil secret hitlérien allait prendre des mesures relatives à l'Autriche, annexion de l'Autriche, vague d'arrestations, de meurtres, de suicides, et demain plébiscite « victorieux ». Le nazisme ne pouvant vaincre en Autriche par les seuls nazis autrichiens, par les seuls « Cagoulards », Hitler l'a imposé par la force après un habile travail souterrain.

Maintenant, le 3^e Reich est voisin de la Yougoslavie; il est sur le Brenner; il menace Trieste, l'Adriatique. Il enserrera la Tchécoslovaquie dans les branches d'une gigantesque tenaille, de la Silésie à la porte de Moravie. La fameuse Transversale eurasiatique dont rêvent les Hitlériens et qui, sous une dénomination raciste, n'est autre chose que le B.B.B. de Naumann, commence à se dessiner : de Hambourg à Bassorah par Prague, Budapest, Bucarest, Constantinople, Alexandrette : les Heinlen, les Codréanu, les Goga et autres se préparent à aider de leur mieux ce nouveau Drang nach Osten, cependant qu'Hitler parle de la « grêle de fer et d'acier » qui s'abattra sur les opposants et que Rosenberg rappelle qu'autrefois le Reich « fut respecté de la Mer du Nord à Palerme, et de Madrid au golfe de Finlande ».

Hitler à Vienne, ce n'est point seulement Prague dans une dangereuse situation; ce n'est point seulement une menace vers les Balkans et la route des Indes. C'est aussi la liaison stratégique Rome-Berlin, la menace d'une attaque contre la Suisse, contre Lyon et notre région stéphanoise, annoncée il y a quelques années, par le stratège brun Ewald Banse.

Et maintenant, Rome va demander le prix de sa soumission : Mussolini, qui veut garder son prestige, va exiger les 30 deniers qu'il mérite pour avoir trahi les intérêts réels du peuple italien. Quel sera ce prix ? L'Espagne, les Baléares, en attendant la Savoie, Nice et Marseille, et la Tunisie !

Nous rappellerons à nos réactionnaires ces quelques lignes qu'on pouvait lire le 14 août 1928 dans de nombreux journaux italiens :

« O panse des bourgeois bien nourris de la terre de France, avec combien de volupté nos paysans impriment leurs marques sur vos épidermes bien luisants et tendus. »

Oui, car la trahison est toujours mal récompensée.

H. CHASSAGNE

GEORGES FRIEDMANN

DE LA SAINTE RUSSIE
A L'U.R.S.S.

Ce livre est admirable, d'une richesse de substance et d'un équilibre de jugement, tout à fait exceptionnels.

ROMAIN ROLLAND.

PROBLÈMES ET DOCUMENTS IN-OCTAVO,
un très fort volume (6 cartes hors texte)

27 FR

Pour la paix de TOUTE L'EUROPE

SI HITLER attaquait la TCHÉCOSLOVACQUE

Ainsi donc, pour la première fois depuis bientôt cent quarante ans, Vienne connaît l'invasion étrangère. Et à une heure de Vienne... la frontière commence, la Tchécoslovaquie est sur le qui-vive. Du somptueux Ministère de la Guerre construit autrefois par la monarchie des Habsbourg et où siègent aujourd'hui les représentants du Troisième Reich — jusqu'à la petite gare du Chemin de fer électrique qui relie Vienne à Bratislava — il y a à peine cinq minutes. Derrière les derniers réfugiés qui par tous les moyens tentent de gagner la Tchécoslovaquie, les troupes allemandes sont venues s'installer solidement aux portes mêmes de Bratislava. J'imagine facilement l'atmosphère qui doit régner à l'heure actuelle dans cette ville qui est la capitale de la Slovaquie.

— L'AUTRICHE OCCUPÉE PAR L'ENNEMI — on ne le dit pas parce que l'on n'ose pas s'avouer la vérité dans toute son étendue. Et pourtant c'est cela, la vérité, la vérité pour les Tchèques et les Slovaques dont les minorités en Autriche se sont vues réduites par les usurpateurs de la République danubienne au même état d'asservissement que les Israélites, c'est la vérité pour les Hongrois et pour les Allemands eux-mêmes, c'est la vérité pour tous les peuples habitant ce pays qui, au milieu de l'Océan pangermanique et hitléro-mussolinien restait le seul et dernier refuge de la liberté et de la démocratie. Bratislava est une ville où les gens vivent un peu comme à Vienne. Ils fréquentent les cafés où ils discutent et lisent la presse étrangère, ils sont terriblement au courant de ce qui se passe dans les hautes sphères de la politique, car dans cette ville qui reflète toutes les difficultés dont souffre à l'heure actuelle la Tchécoslovaquie, on est particulièrement sensible aux remous de l'opinion internationale.

À Bratislava et à Brno, que l'on appelait autrefois « faubourg de Vienne », l'atmosphère est maintenant chargée d'angoisse et d'inquiétude. C'est qu'aucune frontière naturelle ne sépare ces villes de la nouvelle « province » allemande, qu'est devenue provisoirement, l'Autriche ?

Après l'Autriche, la Tchécoslovaquie. On n'a qu'à regarder la carte pour comprendre qu'il ne saurait y avoir de doute à ce sujet. La plaine à l'Est, le plateau au nord de Vienne déverseront, un de ces quatre matins, si la France ne réagit pas avec toute sa vigueur, en un flot ininterrompu sur la Tchécoslovaquie, les troupes allemandes en même temps que, dans la province des Sudètes, Henlein se proclamera statthalter de la Bohême par la grâce du Führer.

LA POSSESSION DE LA TCHÉCOSLOVACQUE EST INDISPENSABLE À HITLER

Il y a des gens à Paris qui, même aujourd'hui, même après ce qui s'est passé en Autriche, ne veulent pas croire à l'imminence d'un danger pour la Tchécoslovaquie. Et cependant, tant que Hitler ne se sera pas emparé de la Tchécoslovaquie, le Troisième Reich restera encore considérablement inférieur à la France et ses alliés. Il est des journalistes qui nous proposent déjà d'abandonner la Tchécoslovaquie. Ainsi M. Bailby n'a pas rougi d'écrire l'autre jour dans son journal ces tristes lignes :

« La conquête pacifique est d'autant plus facile à exécuter en Tchécoslovaquie que les Sudètes sont particulièrement rassemblés en Bohême, dans la région limitrophe de l'Allemagne, et que la première invasion ne rencontrera à peu près aucune résistance. »

En somme, avant que Hitler n'ait entrepris sa nouvelle attaque, les Bailby et Cie nous proposent à l'égard de la Tchécoslovaquie, alliée de la France et de l'Union Soviétique, une réédition de la funeste politique dite de « non-intervention », sous prétexte qu'elle se trouverait dans une situation désespérée. Or, cela est faux, mille fois faux, nous allons le démontrer.

AU CŒUR DE L'INDUSTRIE DE L'EUROPE DANUBIENNE

Sans doute la configuration stratégique de la Tchécoslovaquie n'est-elle pas excellente depuis que la France, par ses capitulations successives, a laissé saper jusque dans ses bases la Petite Entente. Elle est entourée de pays qui lui sont plus ou moins hostiles telles la Pologne et la Hongrie, tandis que l'attitude de la Roumanie laisse beaucoup à désirer. Quant à la Yougoslavie, elle ne semble guère disposée, pour l'instant, à tirer les conséquences qui résultent pour elle du redoutable voisinage de l'Allemagne. Au surplus, la Tchécoslovaquie, malgré l'étendue relativement peu considérable de son territoire (140.446 km²) a des frontières extrêmement étendues (4.114 kilomètres) dont la moitié confine à l'Allemagne. Enfin, ces frontières ne sont qu'en partie naturelles (au nord et à l'ouest) tandis

qu'au sud aucun obstacle naturel ne s'opposerait aux troupes du Reich.

Cependant la Tchécoslovaquie est forte. La Tchécoslovaquie est en mesure d'opposer une résistance redoutable au Troisième Reich, permettant ainsi à ses alliés de venir à son secours de la façon la plus efficace. À l'époque de la guerre totale, la force militaire d'un pays se mesure avant tout à son potentiel industriel. Or, à ce point de vue la Tchécoslovaquie, bien qu'elle soit un État moyen, n'est point méprisable. Au contraire : dans la hiérarchie des puissances industrielles, la Tchécoslovaquie se range immédiatement après les quatre grandes puissances, elle occupe pour une série d'industries décisives la cinquième place en Europe, laissant derrière elle, même la Pologne, dont l'étendue est pourtant beaucoup plus vaste. Quant à l'acier et au fer brut, la « petite » Tchécoslovaquie dépasse même la « grande » et impériale Italie.

La Tchécoslovaquie n'est pas seulement le pays de la métallurgie et des mines, mais elle possède en même temps une agriculture très importante qui, sans lui assurer l'autarcie tellement convoitée des États totalitaires, lui procurerait cependant en cas de danger, des ressources assez considérables.

Mais surtout, la Tchécoslovaquie est le pays de l'industrie de guerre par excellence. Les difficultés tragiques que connaît l'Espagne qui, privée de tout secours extérieur, s'est vue dépourvue de toute industrie de guerre d'une importance suffisante, n'existeront pas pour la Tchécoslovaquie. Les anciens combattants français se rappellent bien la qualité des pièces d'artillerie lourde dont se servaient les Allemands pendant la guerre. Or, une bonne partie et même la meilleure, de cette artillerie provenait des usines Skoda situées en Tchécoslovaquie. Les usines Skoda — c'est l'arsenal de l'Europe Centrale. Elles ont été perfectionnées et élargies avec le concours du capital français et sont étroitement liées à Schneider-Creusot. Skoda a des usines dans toute une série de localités, à Pilsen dont la bière est plus connue en général que les canons, Nürschau, Hradek, Prague, Jungbunzlau, Komorn, etc. La capacité de ces usines est telle qu'elles ont servi à armer tous les pays de la Petite Entente et ce n'est que depuis l'expansion hitlérienne que dans une certaine mesure Krupp est venu les supplanter en Roumanie et en Yougoslavie. Et si, en temps de paix la Tchécoslovaquie produit assez d'armes pour les exporter, elle aurait, en cas d'agression, les moyens de se défendre, en abondance. Ceci est tellement vrai que même les techniciens allemands sont forcés de l'admettre.

À côté de Skoda existent une série d'autres usines telles que Kolben, Danek, Forges et Aciéries de Wittkowitz, etc.

Il est à remarquer que depuis quelques années la Tchécoslovaquie possède aussi une industrie chimique qui n'est pas à sous-estimer.

Dans ces conditions, on comprend facilement ce que signifierait pour l'Allemagne la possession de la Tchécoslovaquie dont les richesses lui seraient infiniment plus utiles que l'acier styrien qu'elle a pu s'octroyer en Autriche. Mais on comprend également que grâce à cette armature industrielle la Tchécoslovaquie pourrait se défendre comme il convient.

UNE ARMÉE DE PRES DE DEUX MILLIONS D'HOMMES

Elle le pourrait d'autant plus qu'elle a une armée respectable. Et ce n'est pas peu de chose lorsqu'on se rappelle combien de temps la République espagnole a dû mettre pour se forger l'armée populaire dont on connaît l'héroïsme. Rien de semblable en Tchécoslovaquie. L'armée tchécoslovaque, édifiée d'ailleurs avec le concours d'officiers français — une mission militaire française siège toujours à Prague — dispose d'une troupe active que l'on peut évaluer à 200.000 hommes, à quoi s'ajoutent une première réserve d'environ 1 million et une deuxième réserve de 300.000 soldats. Avec un effort extraordinaire la Tchécoslovaquie pourrait arriver à porter ses forces jusqu'à 2 millions d'hommes. Une telle armée loin de subir sans résistance l'invasion allemande, serait capable de la contenir en attendant qu'elle bénéficie de l'aide prévue par les pactes d'assistance mutuelle.

L'armée tchécoslovaque a des formations motorisées très importantes et il faut citer notamment ses trois régiments blindés qui s'opposeraient aux fameuses Panzerdivisionen de Hitler.

Ce qui, au point de vue stratégique, est extrêmement important, c'est aussi la densité du réseau ferroviaire. Là encore la Tchécoslovaquie n'est pas défavorisée : en Bohême, c'est-à-dire, au cœur du pays elle compte 129 kilomètres de chemin de fer sur 1.000 kilomètres carrés contre 115 kilomètres pour l'Allemagne et... 45 kilomètres pour la Pologne. Malheureusement les chemins de fer traversant le pays de l'Est à l'Ouest ne sont pas assez développés.

Enfin l'aviation. Si l'Allemagne menace la Tchécoslo-

vaquie su-
portes du
dré l'avia-
à Breslau
ou 250 km
chienne q
Bratislava
avions qu
pourraien
mands qu
ses défait
bre des a
peut être

Le fact-
pitale. Fa-
dré subir
fectueux
tout a été
le territoi
déclaré ré-
ce qui te-
agents hi-
été prises
ces du pa-
Suprême
cialement
la product-
nale ont c
industriel
peuvent p
qui ailleu
tion desti-
Ainsi d
industriel
nées pour
coup ». E
ne l'aband
sur l'aide
à la cert
ner en A
son coup
la raison
paralyser

Les Tch-
maintes r
existence
courage a
Ils ne se
guerre de
littes les
devant Hi-
une polit
milieux r
vaquie et
draient p
au cas où
par la Fr
« Mitteleu
tution de
France un
qu'au pris
dant la d
lâche de r
cette dern
si l'on ve
sauve qu'
tout faire

En 193
croyaient
où Laval
un écrivai
« Le bloc
un tel dan
simple ser
noix. Mai
Tchèques

Où, les
Bretons
d'y réfléch
le coup d

EUROPE MENACÉE

HITLER

CSLOVAQUIE...

vaquie sur trois frontières, si elle a poussé jusqu'aux portes du pays ses fameux autostrades — elle doit craindre l'aviation tchécoslovaque. La distance de Prague à Breslau, Leipzig ou Ratisbonne ne dépasse pas les 200 ou 250 kilomètres, sans parler de la capitale autrichienne qui se trouve à 60 kilomètres de distance de Bratislava ou Boudiovice respectivement. Les 556 avions que la Tchécoslovaquie possède actuellement pourraient non seulement chasser les aviateurs allemands qui, en Espagne se sont vu infliger de nombreuses défaites, mais encore riposter avec énergie. Le nombre des aéroports tchécoslovaques en temps de guerre peut être évalué à 150.

UN PAYS BIEN ORGANISÉ

Le facteur de l'organisation est d'une importance capitale. Faut-il rappeler encore tous les déboires qu'a dû subir l'Espagne républicaine en raison de l'état défectueux de son organisation ? Or, à ce point de vue, tout a été prévu. Non seulement depuis plus d'un an tout le territoire situé à 25 kilomètres de la frontière a été déclaré région frontière, soumis à un régime spécial — ce qui tend, entre autres, à empêcher les menées des agents hitlériens — mais déjà toutes les mesures ont été prises en vue de la mobilisation totale des ressources du pays. Le Nejoyssi Rada Obrany Statu (le Conseil Suprême de la défense nationale) a été constitué spécialement à cet effet. Afin d'empêcher le sabotage dans la production de guerre, les industries d'importance nationale ont été soumises à une surveillance nationale. Des industriels qui conspirent contre la sûreté de l'Etat ne peuvent pas avoir la gestion de ces usines. Avis à ceux qui ailleurs sous divers prétextes sabotent la production destinée à la défense nationale...

Ainsi donc du point de vue intérieur, du point de vue industriel et militaire, toutes les conditions sont données pour que la Tchécoslovaquie puisse « tenir le coup ». Elle pourra le tenir à condition que la France ne l'abandonne pas, et dans ce cas elle pourra compter sur l'aide puissante de l'Union Soviétique. Mais si Hitler a la certitude qu'une attaque contre la Tchécoslovaquie ne serait pas la promenade militaire qu'il vient d'effectuer en Autriche, il y a encore des chances qu'il ajourne son coup. Mais à cette condition seulement. C'est aussi la raison de son effort immense en Espagne tentant à paralyser la France sur les Pyrénées.

UN PEUPLE AGUERRI

QUI SAIT DEFENDRE SON EXISTENCE

Les Tchèques ont, au cours de leur histoire, connu à maintes reprises des époques pleines de péril où leur existence nationale fut en jeu. Ils ont fait preuve d'un courage admirable pendant les guerres des Hussites. Ils ne se sont pas laissés abattre même pendant la guerre de Trente ans où la Bohême fut le théâtre des luttes les plus acharnées. Ils ne plieront donc pas devant Hitler. A condition toutefois que la France, par une politique énergique, décourage définitivement les milieux réactionnaires qui existent aussi en Tchécoslovaquie et qui, à la faveur des événements récents, voudraient pactiser avec Hitler. Ce sont ces éléments qui, au cas où la Tchécoslovaquie se sentirait abandonnée par la France, relèveraient la tête, et alors ce serait la « Mitteleuropa », rêvée par Hitler — ce serait la constitution de ce bloc formidable qui constituerait pour la France une menace à laquelle elle ne saurait échapper qu'au prix de sacrifices beaucoup plus grands que pendant la dernière guerre. Telle est la réalité. Il serait lâche de ne pas la regarder en face. Si l'on veut éviter cette dernière alternative, la plus terrible entre toutes, si l'on veut réellement sauver la paix — et on ne la sauve qu'en étant courageux — il faut dès aujourd'hui tout faire pour la sauver en Tchécoslovaquie.

En 1935, à un moment où beaucoup de gens ne croyaient pas à l'éventualité de l'Anschluss, à l'époque où Laval tablait sur l'Italie pour contenir l'Allemagne, un écrivain militaire allemand, Markomannus, écrivait : « Le bloc de la Bohême constituera, en cas de guerre, un tel danger pour l'Allemagne que la solution la plus simple serait de casser la Bohême comme une grande noix. Mais le noyau de cette noix est dur. Ce sont les Tchèques pourvus d'une armée moderne. »

Oui, les Tchèques ont la tête dure, car ils sont les Bretons de l'Europe Centrale. Et Hitler ferait bien d'y réfléchir à deux fois avant de refaire contre eux le coup de l'Autriche.

Bertrand GAUTHIER

POUR LES FÊTES DE PAQUES

Un beau voyage de printemps en Alsace



Nous allons faire un beau, un magnifique voyage !

Le 16 avril — dans trois semaines ! — nous partons pour Strasbourg !

Ce beau voyage auquel vous pouvez prendre part encore si vous vous inscrivez sans tarder : aujourd'hui, demain, très vite !... Nous vous l'avons dit : le nombre de places est strictement limité ! Venez vous inscrire ! Vous passerez trois journées absolument magnifiques, trois journées dont vous garderez longtemps le souvenir ! Où nous allons ? Ce que nous allons voir ? Le voici.

PREMIER JOUR :

Samedi 16 avril : Petit matin frais... Gare de l'Est. Salle des Pas-Perdus... Nous nous retrouvons, groupe joyeux, à je ne sais encore quel signe, mais je suis bien sûr que nous nous rencontrerons !... Le quai... « Notre » autorail ! Parce que nous avons notre autorail spécial ! Nos places sont réservées et, à 8 h. 45, départ pour Strasbourg ! Adieu Paris ! Meaux ! Châteauneuf-Thierry ! Châlons ! Nancy ! Le Bas-Rhin : Saverne ! Les Vosges ! villes et petits villages alsaciens, charmants ! La ligne de chemin de fer, le canal de la Marne au Rhin, la rivière, la route passent ensemble par les mêmes douces vallées, aux pentes couvertes de bois et de forêts. De temps en temps, nous nous échappons, passons sous la montagne pour retrouver, de l'autre côté du tunnel, la route, le canal, la forêt, les châteaux forts en ruines. Puis, de nouveau, la plaine, la plaine fertile avec ses houblonnières. Strasbourg ! Strasbourg annoncée de fort loin par la flèche merveilleuse de sa cathédrale dépassant de cent mètres tous les palais de la ville. Nous arrivons en gare de Strasbourg-Central à 15 h. 01. On nous conduit à l'hôtel, nous y sommes installés. La soirée demeure libre. Avant et après le dîner, nous visitons la ville à notre manière, au hasard, nous nous égarons, retrouvons la cathédrale, la place Kléber et ses brasseries, la choucroute, la « bierre du Pêcheur » et la « Tigubeer », les quais, les vieilles maisons...

DEUXIEME JOUR :

Dimanche 17 avril : Réveil d'assez bonne heure, petit déjeuner et départ de l'hôtel pour une promenade à pied vers la vieille ville, la cathédrale...

La cathédrale de Strasbourg ! Sa flèche prodigieuse de 140 mètres de hauteur, avec ses colonnettes minces et frêles, ses portails aux sculptures innombrables et légères, vrais poèmes religieux, son cœur roman, les verts, les jaunes, les rouges, les violets merveilleux que répandent sur les lourdes colonnes en faisceaux, et les dalles, les immenses rosaces que le soleil éclaire. La chaire, le pilier des anges, l'horloge... La tour du haut de laquelle on découvre la ville tout entière, ses toits

grisâtres, pointus, ses petites cours et leurs petits jardins, les méandres capricieux de l'Ill, les Vosges, plus loin, avec des châteaux partout, le Rhin large, majestueux, et, par temps clair, l'Allemagne, la Forêt Noire et, tout près de nous, la structure gigantesque de l'édifice.

Après la visite de la cathédrale, nous allons vers la vieille ville, le vieux Strasbourg. Le quai des Pêcheurs, le quartier des Moulins, la Petite France ! Quartiers infiniment pittoresques avec les vieilles maisons du XIV au XVII siècle ; portes basses, triples rangs de vastes greniers avec leurs lucarnes en gradin, belles galeries et auvents de bois sculpté, pans et poutres de bois apparent.

L'après-midi, nous visitons la ville et les environs en autocar : le Palais Impérial, la bibliothèque, l'Université et ses jardins, le Palais de Justice, etc., tout cela construit selon le goût et les volontés de Guillaume I^{er}. Les environs, l'Orangerie, le plus beau parc de la ville, aménagé pour le séjour de l'Impératrice Joséphine.

TROISIEME JOUR :

Lundi 18 avril : Une magnifique excursion en autocar pour la matinée est prévue. Le circuit des Vosges par le Mont Saint-Odille, le Hohwald-Villé, le Châteauneuf de Koenigsbourg, Ribeauvillé, Sélestat.

Pour ceux d'entre vous qui demeureront à Strasbourg, la matinée est libre. Il y a de magnifiques promenades que vous n'avez point faites encore : les bords du Rhin, par exemple, le Pont de Kehl et toutes les vieilles petites rues que vous voulez revoir, les quais, la cathédrale...

Le soir, à 17 h. 45, nous reprenons l'autorail spécial pour Paris. Un très long moment, nous verrons encore Strasbourg, la ville, la cathédrale, puis une masse plus confuse et, très pure, étonnante de hauteur et de grâce, plus longtemps encore la flèche toute seule qui tout d'un coup disparaîtra derrière une petite colline couverte de grands champs et de vignes.

Nous serons de retour à Paris à 22 h. 15.

Jean ROGER.

PRIX NET ET FORFAITAIRE DE CE VOYAGE

290 fr. Ce prix comprend : le voyage aller et retour, les places réservées dans l'autorail ; le séjour complet, c'est-à-dire le logement, les repas, la boisson, la taxe de séjour, le service ; les visites des monuments (sortie du dimanche matin), la visite de la ville et des environs en autocar (dimanche après-midi).

Excursion facultative : 30 francs. (Circuit des Vosges).

Demi-tarif pour les enfants jusqu'à 7 ans.

Inscrivez-vous à « Regards-Tourisme » dès aujourd'hui.

I

AUX BEAUX QUARTIERS de L'ÉLÉGANCE

DE la tenue, voyons, Madame...
Tout un petit drame, sous mes yeux, dans un grand magasin, tout près des Boulevards. J'achetais un rien, je ne sais plus quoi. La vendeuse était jeune et blonde. On n'aime pas, aux rayons, la cinquantaine ou les cheveux d'argent. Elle me répondait, avec un sourire tout fait, distraitement. Et son regard était ailleurs.

Et puis soudain, gentiment, comme si elle comprenait que son souci ne m'était pas étranger :

— Excusez-moi, Monsieur, je n'étais pas avec vous. L'inspecteur vient de me regarder, il n'a rien dit parce que j'étais avec un client. Mais il va revenir tout à l'heure. Que voulez-vous, j'ai des manches trop courtes...

Elle avait une robe noire stricte et nette, un petit col de piqué blanc et un air d'une parfaite correction. Elle n'eut point déparé, ainsi, le groupe des professeurs d'une institution de luxe pour jeunes filles du monde.

Mais ses manches s'arrêtaient, avant le coude, sur un bras rond, blanc et poli, tout veiné d'un fin lacs bleu :

— N'est-ce pas, nous n'avons pas le droit d'avoir des bras demi-nus. Ça se comprend, seulement, que voulez-vous, je suis une nouvelle. Je n'ai pas encore assez d'argent pour m'acheter une robe neuve.

Et ce fut, un peu plus tard, comme j'allais, d'allure indifférente, vers un autre rayon, qu'elle reçut de l'inspecteur à cravate blanche, un « savon ».

Autour, c'était cette allure somptueuse et ostentatoire de ces palais de l'élégance qui sont, aussi, des palais de la tentation. Mille et une lumières. Des bois clairs, des tapis gris perle ou le lino démocratique, suivant les rayons. Et tout un jeu d'ascenseurs brutaux et de larges escaliers roulants.

Et puis, statues du Commandeur, la cravate rigide et l'œil sévère, les inspecteurs.

L'inspecteur, c'est la tradition, l'autorité, le patronat. L'inspecteur, c'est le régiment inflexible, la fôdôorme sans indulgence, l'œil du lynx et celui d'Argus.

L'inspecteur, c'est la formule d'une dictature de la nouveauté.

« Le client a toujours raison. »

La cliente, plutôt, car, le grand magasin, c'est fait pour la femme. Pour elle, cette tiédeur migraineuse, ce plancher doux, cette tentation à chaque comptoir. Pour elle, ces sourires et cet accueil complice. On dirait que tout conspire, ici : « Allons, Madame, dépensez. Nous nous arrangerons toujours avec votre mari. »

C'est si bien fait. On a créé les rayons de l'occasion, les soldes et les semaines. Grande semaine du Blanc, ou des Vacances. A chaque station du métro des affiches brillantes, évocatrices, séduisantes, préparent la femme et le mari à la dépense urgente, indispensable.

Et la femme-cliente semble une reine, plus qu'une esclave.

Ceci, grâce à la souriante, ingénieuse, patiente et tolérante activité de quelques milliers d'employées, de vendeuses, de livreurs.

Petit peuple du domaine du goût, petite armée de la Nouveauté française.

Le Grand Magasin a ses coulisses, tout comme le théâtre.

Et ses misères, comme la scène.

J'ai retrouvé la vendeuse aux bras nus, le soir. Et, avec elle, ses camarades. J'ai entendu de longues confidences. Des histoires à faire honte à de riches clientes qui ne peuvent pas savoir.

Ah ! ça n'était pas drôle, hier, au « Bonheur des Dames ».

Par habitude, elles avaient commandé un café-crème : l'aliment professionnel. Elles parlaient, en toute confiance, avec un peu d'orgueil, et beaucoup d'espoir :

— Oui, nous avons fait grève, comme les autres. Nous avons occupé les magasins, comme les métallos leurs usines. Nous avons tenu le coup. Nous nous sommes remises en grève, un beau soir, en trente minutes, à la surprise générale, parce que les patrons ne voulaient pas signer la convention. On a donné, à la C. G. T., notre mouvement comme un modèle de discipline librement consentie et strictement appliquée. Eh bien ! nous en sommes fières.

Alors, avec une voix douce, insinuante de vendeuse parfaite, dans un tranquille sourire d'une bouche fraîche, une petite vendeuse de la mode :

— Entre nous, vous savez, notre syndicalisme en a épaté plus d'un. Dame, on nous prenait pour un prolétariat sans volonté. C'était, à l'image de nos firmes, employés et compagnie. Une demi-bourgeoisie un peu crâneuse à cause de ses mains bien faites, du faux-col de celluloid ou du chapeau mou. Rien de comparable, naturellement, au syndicalisme du cimentier ou du métallo. Pourtant, nous les avons occupés, les magasins. Et l'occupation des réserves, par exemple, au B.M. ou aux Magasins Réunis, ça vaut les meilleures opérations de tous nos camarades.

Il faut être juste. Et mes gentilles interlocutrices mettent les choses au point. Le mouvement, au départ, il est parti, plutôt, des sous-sols que des rayons. Les livreurs ont croisé leurs bras, et les garçons fermé les portes. Les vendeurs ont suivi, avec un peu de timidité à la fois ferme et résignée :

— Les femmes surtout se sont défendues. C'est qu'elles avaient tellement de choses à réformer.

Doucement, on me fait revivre les scènes douloureuses du roman de Zola. C'est vrai, que ça comptait, la complaisance. C'est vrai qu'on leur disait, d'une voix sucrée, derrière les comptoirs : « Voyons, soyez gentilles. » C'est vrai qu'on leur recommandait plutôt d'avoir un « ami ».

— Nous étions si mal payées.

Elles résistaient. Elles savaient, avec un budget misérable, rester pimpantes, et souriantes. Seulement, chaque mois, il y avait des vides dans les rayons. Le sana admettait beaucoup d'employées : sous-alimentation ; manque d'air, lourde dépense nerveuse.

— Vous ignorez peut-être qu'un de nos patrons, et des plus grands, a pleuré sur notre sort des larmes de crocodile : « Comment, on ne gagnait que cela, chez moi ? Mais, il fallait me le dire. »

Touchante sollicitude et curieuse ignorance.

— Maintenant, cela va beaucoup mieux, grâce au mouvement des masses que nous avons, en vérité, suivi ou accompagné plutôt que précédé, grâce à la force immense d'une C. G. T. unifiée.

Ça va mieux. Ça ne vas pas bien.

— D'abord, il faut savoir ce que c'est qu'un métier pareil. L'ambiance, surtout. La même pour toutes, pour tous. La caissière, la vendeuse, la débitrice, tout le monde travaille sous une lumière qui aveugle et chauffe, au milieu de la rumeur lassante de milliers de conversations à mi-voix. Les parfums se mélangent aux sons. On sent la sueur et les « Molyneux 99 ». On est entassé derrière un comptoir, au milieu de clients entassés devant le comptoir. C'est une règle maison de tasser gens et choses, pour créer un contact plus intime. Rien de moins favorable à la vente qu'un magasin où l'on circule trop vite.

Et puis, il y a les heures de pointe. Les clientes attendent. La caissière fait défilé, sur ses grands livres, des régiments de chiffres au pas cadencé. La monnaie tinte avec la rapidité d'une pluie de grêlons.

— C'est l'heure de la grande migraine.

Car il y a des maladies professionnelles, non reconnues. Chaque soir, pas une vendeuse qui n'ait, aux tempes, ce cercle de fer qui, très vite, sème de la cendre sur les cheveux. On vieillit vite dans la nouveauté. Le visage se ride, prend une teinte plus grise. Les pommons se lassent d'une atmosphère vraiment trop chaude. La bouche se dessèche à parler.

— Et nos jambes, nos pauvres jambes.

Elles sont lourdes, et pourtant fragiles, insuffisantes comme des piliers grêles qui ne peuvent supporter l'édifice. Elles ont tendance, chaque soir, à vouloir rentrer dans un ventre, lui aussi douloureux. Chevilles gonflées, reins courbatus, points douloureux aux omoplates. La vendeuse ne bouge pas assez, et, pratiquement, ne s'assied jamais :

— Il y a des rayons terribles, ceux des occasions, des fleurs et plumes, des gants, de la bimboloterie. Là, pas une minute d'arrêt. Toujours debout. Toujours le torse un peu penché sur le comptoir, dans la même attitude ankylosante. On en vient à envier la vendeuse de souliers qui, agenouillée, accroupie, déchausse des pieds gonflés et essaie aux grosses dames des sou-

liers trop petits. Elle, au moins, elle a, parfois, l'illusion du repos.

Le corps n'est pas seul en jeu. Il y a les nerfs, l'esprit :

— Oh ! dans certains magasins, la clientèle est plus gentille, mais ce sont, aussi, ces magasins moins chers, ceux où nous avons le plus de clients. Pour les autres, il y a le supplice de la femme qui ne sait pas ce qu'elle veut. Oh ! les kilomètres de pièces de tissus qu'il faut déployer, allonger, mouler sur son corps, chiffonner délicatement, pour que la cliente se rende compte. Dame, elle paye. Elle a le droit d'être servie. Elle en abuse parfois. Nous, nous sourions. Le grand magasin, c'est trop

commode. On commande, on se fait livrer. Après, si cela a cessé de plaire, on fait un « rendu ». Et la vendeuse, après une semaine de lassante activité, se voit, soudain, en fin de compte, attribuer un chiffre dérisoire. Il y a eu beaucoup de rendus.

— On ne saura jamais combien de psychologie il nous faut, dans ce métier. Combien de clientes indécises pour une seule qui sait ce qu'elle veut. Il faut conseiller, diriger, s'imposer sans trop insister. Il faut savoir ce qui convient, bien mieux que ne le sait celle qui achète. Il faut faire comprendre à la vieille dame blonde qu'elle a tort de choisir une toilette de jeune fille. Il faut proposer des retouches, modifier la forme d'un chapeau, choisir une teinte nouvelle pour un tissu dont le dessin plaît...

Je pense aux rayons de beauté où, des centaines de fois, la vendeuse démontre la nuance d'un rouge à lèvres en l'essayant sur sa main. A l'entêtement tenace du rayon parfums. Aux efforts de la démonstratrice qui vante sa camelote, tout comme un bonimenteur en plein air.

Et puis ce sont, quand la vendeuse est trop jolie, les compliments des hommes, ou la remarque vexante d'une cliente sans humanité. Tout encaisser, avec le sourire :

— Le soir, on a le coin des lèvres tiré...

L'ambiance n'est pas encore réformée, malgré les lois sociales : Trop de chefs de rayons ont encore l'idée qu'ils règnent, en maîtres, sans doute vertueux, mais sévères, sur un harem d'abeilles. Puis il y a les caprices de l'acheteur, les oukases de l'« Intéressé ». Tout un monde de chefs et de sous-chefs soucieux d'imposer leur volonté, à tous les échelons, et de réformer l'aspect du rayon :

— Toujours du changement. On ne s'y retrouve plus d'un jour à l'autre. Il faut, trop souvent, réapprendre les prix.

Toute cette sollicitude ignorée, au moins, est-elle rémunérée ?

Si mal.

— C'était, avant les grèves, un métier de crève la faim. Combien d'entre nous dépassaient les mille francs par mois ? Des vendeuses exceptionnelles, qui avaient beaucoup de chance. Mais, par contre, que de « mois », qui allaient de 500 à 700 francs. Une gueleite qui nous rendait presque envieuses. On se disputait le bon client, sur la mine. Et, à tous les degrés du personnel, la même misère.

Car il faut, aussi, penser à ceux qui font les emballages, dans les sous-sols, au milieu d'une poussière permanente, dans le froissement agaçant des papiers, le bruit des clous qu'on enfonce.

Aux livreurs qui partent, chargés comme des mulets, et s'en vont, souvent dans le métro, vers les lointains quartiers :

— Un métier excellent pour donner du souffle à ceux qui peuvent résister, des Himalayas d'escaliers en un seul jour.

Oui, on a révisé les traitements, donné quelques assurances. Les salaires ont monté, moins vite pourtant que le prix des articles aux différents rayons. Et puis, il y a eu de la reprise :

— Nous étions nourris à midi, à peu près tous. Ça n'était pas le Café de Paris, c'était, généralement, sain. On a supprimé les repas de midi, pour le personnel. Les chefs, eux, continuent à se mettre à table. Ça s'est fait en douce, à la faveur des réformes d'horaires. Dans tel magasin, par exemple, pour pallier aux heures creuses, on ne laisse que des équipes de garde, jusqu'à 11 heures. Et, à ce moment, vient le gros de la troupe. Plus besoin de le nourrir, n'est-ce pas ? Ailleurs, sous prétexte de réforme, on renvoie le personnel des cuisines. Et, aux employés nourris, on propose, tout simplement, une indemnité fixe. Pas plus de sept francs, naturellement. Allez donc vous nourrir pour 6 francs ou 6 fr. 25.

« Et puis, il faut se vêtir. Robe noire, pour les femmes, avec permission de l'agrémenter d'un col piqué ou de poignets blancs. Obligation d'avoir un soupçon de fard, les mains bien nettes et les cheveux soignés. Presque les exigences d'un chef de troupe de girls. Pour les hommes, à défaut de la redingote désuète et ridicule, le veston noir et le col dur.

Dans l'atmosphère des pommons, ri

Que de pommons à guider les victoires.

TOUCHONS

TOUCHONS

TOUCHONS

TOUCHONS

TOUCHONS

TOUCHONS

TOUCHONS

TOUCHONS

TOUCHONS

TOUCHONS

TOUCHONS

TOUCHONS

TOUCHONS

TOUCHONS

TOUCHONS

TOUCHONS

S EMPLOYÉS

Dehors, au vent, ou au soleil, la petite vendeuse débite de la laine.



Dans l'atmosphère étouffante qui finit par dessécher les poumons, les vendeuses doivent garder amabilité et sourire pour recevoir les femmes élégantes.

Que de psychologie, de patience, il faut pour persuader, guider les clientes indécises. Une vente est souvent une victoire. Mais gare aux rendus. Toute la peine aura été inutile.



Les premiers jours de printemps attirent les femmes autour des étalages de soie légère. Je de tentations ! Que de budgets qui vont se trouver bouleversés !

Mesdames, de la soie lavable, jolie, bon marché, pour vos robes d'été !... Le sourire est une qualité professionnelle...



— Des économies ? On ne parle que d'elles, dans toutes les maisons. Bien sûr, on a fixé un minimum. Il n'est pas très élevé et l'on joue des compensations. Il y a un fixe dérisoire et une guele un peu amenuee. Le total est toujours en-dessous de mille francs. Quand on ne l'atteint pas, il est reporté sur le mois suivant. Les dépassements compensent les manques à gagner. A la fin de la saison, on calcule le boni possible. Mais rares sont les vendeuses qui dépassent, dans les bons rayons, le 1.200 francs par mois. Est-ce suffisant pour une femme seule tenue à soigner son habillement, pour un homme chargé de famille ? Non, n'est-ce pas ?

Ce n'est pas tout. Un patronat qui n'a pas encore digéré sa défaite joue des « aménagements » comme d'une arme de représailles. Le repos hebdomadaire, par exemple. Fini, le bon week-end des sorties familiales.

Maintenant, c'est le roulement, la semaine chahutée, le repos pris presque au hasard, quand le mari travaille, quand les enfants sont à l'école. Les congés payés ? Répartis, de même, sur des mois et des mois, dans la mauvaise comme dans la bonne saison. Et des exigences nouvelles. Et une inflexible rigueur dans le contrôle des absences, des maladies, des retards. Il ne fait pas bon habiter cette banlieue lointaine si nécessaire, pourtant, aux poumons des ouvrières du luxe de la femme.

— Il y a, enfin, les renvois massifs, les renvois abusifs. On a créé tout un système de rayons à prix fixe, sans vendeuses. La cliente choisit elle-même son article et s'en va faire son débit. Un inspecteur surveille. On exploite la crise pour nous imposer des sacrifices nouveaux. On fait état d'un manque à gagner dont la longue théorie des administrateurs, fondés de pouvoirs, chefs et sous-chefs n'a pas souvent dû s'apercevoir, car nulle organisation n'a un tel état-major que les Grands Magasins.

— Et aux prix fixes, et autres monoprix ?

— Le métier est le même. Pareilles sont les difficultés. Sans doute, on fait un peu plus de débit, car les prix fixes sont moins touchés par la crise, mais la fatigue est plus grande encore, et la guele est proportionnée aux possibilités de gains. Croyez-le bien, vendeurs et vendeuses, caissiers et comptables, livreurs et employés de l'entretien, partout, ne sont pas encore au bout de leurs justes, de leurs légitimes revendications.

C'est bien pourquoi, assurément, aux dernières élections, la C.G.T. a recueilli un tel chiffre de suffrages dans des professions qui, à tort, passaient pour être un peu timides.

La lutte n'est pas terminée.

Nous verrons qu'il en est de même, partout, dans le monde qui, derrière un comptoir, vend des tissus, des chiffres ou des titres de bourse, dans le monde qui s'ingénie à des raisonnements précis ou à des calculs délicats.

Chez tous les « salopards » en veston, chapeaux et faux-cols.

(A suivre.)

Claude MARTIAL.

Guy de la Batut est mort

Une bien triste nouvelle nous parvenait la semaine dernière. Celle de la mort si inattendue de notre ami Guy de la Batut, écrivain de talent, homme d'une intégrité aussi grande que sa modestie. Guy de la Batut n'aura survécu que quelques mois à Paul Vaillant-Couturier, dont il fut l'ami d'enfance et de jeunesse et dont il resta toujours le proche. Ami aussi du grand Raymond Lefebvre, avec Guy de la Batut disparaît l'un des derniers témoins de la lutte généreuse de tout un groupe ardent de jeunes intellectuels qui avaient rejoint le peuple.

Guy de la Batut partageait son temps entre sa tâche austère de bibliothécaire à la Mazarine et des travaux historiques dont plusieurs livres perpétueront l'intérêt. Les lecteurs de notre journal, auquel il collabora à plusieurs reprises, connaissent pour la plupart Les pavés de Paris, ces deux précieux volumes parus l'un dernier et qui, pour tout Parisien aussi bien que pour tout homme qui aime Paris, constituent un guide magnifique à travers le passé vivant de notre capitale.

Que la famille de Guy de la Batut veuille bien trouver ici le témoignage de notre peine.

TRIPLE TRAVERSÉE de l'ATLANTIQUE SUD

Trois traversées de l'Atlantique Sud ont été réalisées hier, par les appareils d'Air France dans les conditions suivantes :

Tandis que de Dakar s'envolait, à 3 h. 25 du matin, le Farman qui amenait le courrier d'Europe en Amérique du Sud, de Natal, quelques minutes plus tard, à 3 h. 55 partait un autre appareil ayant à bord le courrier de l'Amérique du Sud pour l'Europe.

Peu de temps après, un nouvel appareil Dewoitine « 333 », qui vient compléter la nouvelle

flotte d'Air France en Amérique du Sud, et qui était parti de Dakar hier, reprenait son vol ce matin, à 7 h. 49, de Praia, pour se poser à Natal à 18 h. 20.

De sorte que, dans la matinée, trois avions de la Compagnie Air France survolaient l'Atlantique Sud, deux chargés du précieux courrier échangé entre les continents et le troisième venant prendre sa place dans la flotte des nouveaux avions d'Air France effectuant le trafic local en Amérique du Sud.

Avez-vous pensé que vous avez droit à un magnifique Cadeau si vous vous abonnez à

“ Regards ” pour un an, six mois ou trois mois ?

TARIF DES ABONNEMENTS : 3 mois, 18 frs - 6 mois, 32 frs - Un an, 58 frs.

Chèque Postal : PARIS 1715-54

67^{ème}

anniversaire de la Commune de PARIS

(18 mars 1871 - 18 mars 1938)

Comment fut installé à l'Hôtel-de-Ville le premier gouvernement ouvrier

Nous commémorons aujourd'hui le soixante-septième anniversaire de la proclamation de la Commune de Paris.

Le 18 mars 1871, provoqué et outragé par le gouvernement de Thiers et l'Assemblée dite nationale à majorité royaliste, Paris est debout, frémissant et résolu. Le peuple des faubourgs fraternise avec les régiments expédiés contre lui; deux généraux, qui ont donné l'ordre de tirer sur la foule et qui se sont déjà distingués dans des répressions antérieures, sont exécutés par leurs propres troupes; sur tous les points de la capitale, le peuple est victorieux; Thiers, ses ministres et ses fonctionnaires prennent la fuite en toute hâte dans la direction de Versailles.

A ce moment-là Paris n'a ni gouvernement ni municipalité, ni conseil municipal. Dès le 20 mars, Clemenceau, député radical de Paris et maire du 15^e arrondissement, saisit l'Assemblée nationale d'une proposition ainsi conçue :

ARTICLE PREMIER. — Il sera procédé dans le plus bref délai à des élections municipales pour la Ville de Paris.

ART. 2. — Le Conseil municipal de Paris se composera de 80 membres.

ART. 3. — Ce Conseil nommera son président qui aura les attributions de maire de Paris.

Cette proposition est signée de Louis Blanc, Lockroy, Martin-Bernard, Langlois et Tirard — ces deux derniers très modérés. « Si vous adoptez notre projet, dit Tirard, la tranquillité renaîtra; si nous revenons ce soir à Paris les mains vides, je ne sais ce qui arrivera; je tenais à vous le dire. » Mais en vain. L'Assemblée ne veut rien entendre de ce qui concerne Paris, la cité révolutionnaire, la ville maudite. La proposition est repoussée. Suivant l'expression de Tirard, les députés de Paris reviennent les mains vides.

Dès lors, le Comité central — émanation des comités de vigilance des vingt arrondissements, organisation directe de la démocratie parisienne — prend sur lui de fixer au 26 mars les élections de la Commune. Tous les maires et adjoints des arrondissements (à l'exception de deux), plusieurs députés (Clemenceau, Floquet, Greppo, Tolain, Lockroy, Schœlcher), signent l'affiche qui convoque le corps électoral parisien. Tirard était à Versailles; il revient à Paris et dans une proclamation invite de même les électeurs à participer au scrutin.

Ainsi, le nouveau gouvernement, qui, sous le nom de Commune, va être installé à l'Hôtel de Ville, repose sur une manifestation électorale qui ne compte pas moins de 229.167 électeurs. Sans doute, les abstentions sont assez nombreuses (les réactionnaires insistent sur ce point); mais il ne faut point oublier qu'avec la guerre et le siège, nombre de Parisiens — 100.000 dira Thiers lui-même devant la commission d'enquête — ont déserté la ville; et le chiffre de ceux qui ont voté le 26 mars est sensiblement le même qu'aux élections du 5 novembre (228.308).

Quels sont les nouveaux élus ?

En dehors d'une quinzaine de modérés, la plupart maires et adjoints (C. Adam, Tirard, Méline, Marmottan, Chéron, etc.), on peut distinguer une quinzaine de membres de l'Association internationale des Travailleurs, autrement dit première Internationale (Eugène Varlin, S. Dereure, Benoît Malon, Frankel, Pindy, Assi, Langevin, Victor Clément, Theisz, Chalaïn, etc.); une douzaine de blanquistes (Emile Eudes, Edouard Vaillant, Duval, Chardon, Ferré, Raoul Rigault, Protot, Rancière, Gustave Tridon, etc.); une quinzaine de révolutionnaires, non classés, journalistes d'avant-garde et militants ouvriers que leurs luttes contre l'Empire et leur propagande ont mis en évidence (Jules Vallès, Vermorel, Jean-Baptiste Clément, Arthur Arnould, Gustave Lefrançois, Paschal Grousset, etc.); enfin quelques anciens de 1848, au fond plus jacobins que socialistes dans le sens moderne du mot (Charles Delescluze, Gambon, Miot, Félix Pyat, Beslay, etc.).

Les modérés s'élimineront d'eux-mêmes, démissionneront; il sera pourvu à leur remplacement par les élections complémentaires du 16 avril qui enverront à l'Hôtel de Ville des socialistes et des révolutionnaires comme le poète Eugène Pottier, comme Charles Longuet, Trinquet, Johannard, Briosne, Gustave Courbet, Rogeard, etc. Ainsi la Commune prendra de plus en plus, sous l'effet des circonstances et en raison même des résolutions qu'elle adoptera, le caractère d'un Gouvernement ouvrier, d'un Gouvernement révolutionnaire.

C'est le 28 mars 1871 qu'a lieu l'installation des élus communaux de l'avant-veille. Paris s'y porte en masse; 200.000 personnes y assistent.

Dans son Histoire de la Commune, Lissagaray a tracé de cette journée une saisissante description :

Au milieu de l'Hôtel de Ville, contre la porte centrale, une grande estrade est dressée. Le buste de la République, l'écharpe rouge en sautoir, rayonnant de rouges faisceaux, plane et protège. D'immenses banderoles au fronton, au beffroi, claquent, pour envoyer le salut à la France. Cent bataillons rangent devant l'Hôtel de Ville leurs baïonnettes que le soleil égale. Ceux qui n'ont pu pénétrer s'allongent sur les quais, rue de Rivoli, boulevard de Sébastopol. Les drapeaux groupés devant l'estrade, la plupart rouges, quelques-uns tricolores, tous cravatés de rouge, symbolisent tous l'avènement du peuple. Pendant que les bataillons se rangent, les chants éclatent, les musiques sonnent la Marseillaise et le Chant du Départ, les clairons lancent la charge, le canon de la Commune de 92 tonne sur le quai.

Le bruit s'arrête; on écoute. Les membres du Comité central de la Commune, l'écharpe rouge en sautoir, viennent d'apparaître sur l'estrade. Rancière : « Le Comité central remet ses pouvoirs à la Commune. Citoyens, j'ai le cœur trop plein de joie pour prononcer un discours; permettez-moi seulement de glorifier le peuple de Paris pour le grand exemple qu'il vient de donner au monde. » Un membre du Comité central, Boursier, le frère du petit tué rue Tiquetonne en 51) (l'enfant avait reçu deux balles dans la tête), proclame les élus. Les tambours battent au champ. Les musiques, 200.000 voix, reprennent la Marseillaise, ne veulent pas d'autre discours. A peine si Rancière, dans une éclaircie, peut jeter : « Au nom du peuple, la Commune est proclamée. »

Un seul cri répond, fait de la vie de deux cent mille poitrines : Vive la Commune ! Les képis dansent au bout des baïonnettes, les drapeaux fouettent l'air. Aux fenêtres, sur les toits, des milliers de mains agitent des mouchoirs. Les coups précipités des canons, les musiques, les clairons, les tambours, se fondent dans une formidable communion...

Après le témoignage de Lissagaray, veut-on celui d'un adversaire ?

Dans son livre si haineux contre la Commune, intitulé Les 73 jours de la Commune, Catulle Mendès ne peut s'empêcher d'écrire sur cette journée du 28 mars :

Tout à coup le canon. La chanson redoublée, formidable; une immense foule d'étendards, de baïonnettes et de képis, va, vient, ondule, se resserre devant l'estrade. Le canon tonne toujours; mais on ne l'entend que dans l'intervalle des chants. Puis tous les bruits se fondent dans une acclamation unique, voix universelle de l'innombrable multitude, et tous ces hommes n'ont qu'un cœur comme ils n'ont qu'une voix... Ah ! Peuple de Paris, quel volcan de passions généreuses brûle donc en toi, pour que, parfois à ton approche, les cœurs, même de ceux qui te condamnent, se sentent dévorés et purifiés par les flammes !

Nulle fête de l'Histoire — même celle de la Fédération le 14 juillet 1790 — ne dépasse en puissance, en grandeur et en foi ardente, celle du 28 mars 1871...

Le soir, les agents de Thiers reviennent à Versailles, stupéfaits et consternés : « C'était bien tout Paris ! »

Alexandre ZEVAES.

Ah! si j'avais...



VOUS
qui poursuivez un rêve
VOUS
qui souhaitez un meilleur destin...
ne laissez pas passer
VOTRE CHANCE

Prenez le
BON BILLET
de la

LOTÉRIE NATIONALE

Dans un

ne
S

AU
PAYS
NOIR...

La vie des mineurs

Reportage photographique de CHIM et FRIED

PAYS noir ! Plaine immense de l'Artois et des Flandres, sous un ciel immense comme un ciel marin.
Un pays de grands peintres dont les yeux se sont habitués dès l'enfance à la belle lumière qui renforce les formes et avive les couleurs. Le pays est baigné d'une tristesse calme et finement colorée comme des sentiments délicats.
Sur cette terre qui n'est qu'une surface comme la mer, qu'un entre deux entre la mine profonde et le ciel haut, les champs verts et les terrils bleuâtres, s'ordonnent autour des corons de brique et de tuile d'un rose enfumé.
Ici vivent les mineurs de Lens, de La Bassée, d'Henin-Liétard, de Lievin, d'Auchel,



Dans une rue du coron d'Auchel, des enfants font une ronde.

Un mineur part pour la mine
le « briquet » dans la musette
et le bidon de café au côté.



Avant de partir
prendre le poste
d'après-midi, le mi-
neur embrasse son
enfant.



Ci-dessous : l'heure du poste!
On se hâte de prendre son
tour pour la descente. Sur le
bégain de toile qui lui ser-
vira de main de toilette pour
se débarbouiller, le mineur
porte le chapeau de cuir
bouilli qui protège la tête con-
tre les chutes de charbon. Les
jeunes galibots qui poussent
les berlines, les hersheurs qui
remplissent les « barroux » de
charbon sont là avec leurs
rires et leur entrain.



A la lampisterie, le mineur donne
son jeton ou tailliette en échange
de sa lampe.

de Marles-les-Mines, de Bruay, de Courrières, dont le
resté tragique dans les mémoires depuis 1905 et les morts
d'un coup de grisou.

Le mineur aime la mine où il travaille, où son père a
travaillé, où travailleront ses fils. Il est attaché à ce charbon
qui arrache à la terre avec sa peine, il ne rechigne jamais
il est susceptible quand il s'agit de son métier comme tout
conscientieux — et le mot de « jainéant » est la pire des
pour un ouvrier mineur —. Jusqu'à l'avènement du Front
laire et les grèves de 36, le mineur était traité comme
par les patrons qui payaient mal le travail durement
lisé et dangereux de la mine. Le mineur travaillait
sous l'œil du porion qui ne ménageait pas les insultes.

La semaine de 40 heures, et les congés payés ont
pour le mineur un autre homme. Il vit en surface les deux tiers
a le temps de s'occuper de ses enfants, de lire, de parcourir
la mine, car elle le poursuit toujours, de discuter politique,
de faire des parties de cartes, de pêcher dans les tranquilles rivières, d'élever des
le prochain combat, d'être un « coulonneur » ou éleveur
de faire partie de la fanfare, de penser à ses frères, et
ser la solidarité envers l'Espagne.

Le mineur a gardé l'amour de la famille, le respect
la tendresse envers la femme et les petits. Une vivace
unit les ouvriers de la mine, tous syndiqués, français et
devant le danger de leur métier et le besoin de se
d'avoir une vie meilleure.

De temps en temps, la mine leur rappelle sa redouta-
sance. Ces jours derniers, quatre mineurs étaient
un éboulement à Roche-la-Molière, dans les mines de
Après la réserve hostile du début envers les Polonais,
rent en nombre travailler dans les mines du Nord, après
re, on a fait connaissance, la sympathie est née, des
épousent des filles de chez nous, des français se marient
des Polonaises.

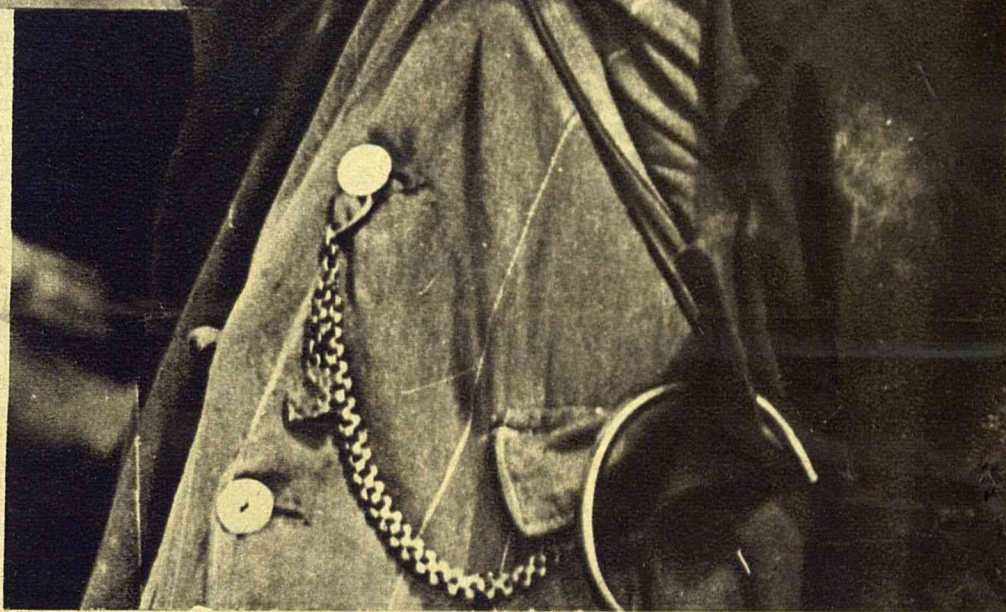
C'est la grande famille de la mine, qui peine ensemble,
semble, souffre ensemble de cette mine qui tue et qui
G.



Un chevalet de puits de mine et
des mineurs barbouillés qui se
laveront à la maison.



Des mineurs polonais sur le chemin du retour après le poste.



Un vieux qui travaille depuis 30 ans dans la mine.



La douche après le travail.

ENFANCE*

UNE ŒUVRE
INÉDITE

de Paul VAILLANT-COUTURIER

Un autre chevesne a vu et s'approche : son museau est presque hors de l'eau... Deux belles bêtes. Il faut pourtant se décider. Paul fait remonter tout doucement le fil. Il dégage son appât de la toile d'araignée qui crève. Les poissons ont regardé cette ascension sans trop de défiance, avec une curiosité soutenue mais malveillante. Le crin n'a pas brillé... Maintenant il faut recommencer l'opération en sens inverse... L'appât redescend, il s'approche de l'eau... Mais un fil de la toile est resté tendu qui accroche le crin... Un mince éclair, deux plongeurs sourds que multiplient ceux des poissons voisins alertés... Toute la rivière est en tumulte. Les chevesnes se sont enfoncés dans l'eau épaisse.

Paul n'aime rien tant que faire sauter les petits chevesnes.

On arrive au bord de l'eau là où l'on voit de jeunes poissons joyeux moucher... On fait une fois, deux fois sautiller la sauterelle sur l'eau... C'est le signal d'appel. Les jeunes poissons accourent à toutes nageoires. Coup de frein brusque, ils stoppent sous l'appât relevé. Et les voilà qui commencent leurs exercices de saut. Ils se dressent presque perpendiculaires au fond, on les dirait debout sur leur queue, la bouche ouverte ils s'approchent de la surface, et puis dzing ! un coup de reins, ils sautent hors de l'eau et ratent l'appât que Paul a relevé à temps. Bruit de chute. Le chevesne est curieux... Du fond de la berge voisine, un, deux, trois chevesnes arrivent en faisant un sillage sur l'eau.

Maintenant c'est toute une compagnie de jeunes poissons qui prennent leur élan, bondissent, cabriolent et font retentir l'eau très loin.

Alors arrive le poisson-essayeur. Celui-là précède presque toujours de gros chevesnes. C'est un poisson moyen qui veut tourner autour de l'appât et menacer la quiétude joyeuse des petits... Ils entrent rarement en concurrence avec lui.

Lui s'installe sous l'appât. Paul sait qu'il ne sautera pas. Mais il cherche à se rendre compte. Déjà arrivent les gros chevesnes. Ils glissent majestueux entre deux eaux, étalant leur cuirasse d'écaillés. Ceux-là ne sont jamais pressés. Leur grand âge n'est dû qu'à leur prudence... Ils croisent, attendant les événements. Problème : entraîner le poisson-essayeur assez loin pour tenter d'accrocher un gros chevesne.

Si Paul laisse descendre l'appât, le poisson-essayeur l'avalerait ou s'enfuiera. Si volontairement il fait une faute, ce n'est pas seulement le poisson-essayeur, mais aussi les gros chevesnes qui plongeront.

Il faut donc décourager savamment le poisson-essayeur. Paul peut rappeler l'un des petits chevesnes et lui laisser tirer un instant sur la sauterelle. Deux risques. Soit de prendre le petit poisson et le coup est gâché, soit de détériorer la sauterelle. Et puis rien ne dit que le poisson-essayeur s'en ira. Une autre solution : relever complètement la ligne et quand on voit que le poisson-essayeur s'est suffisamment éloigné, laisser descendre entre deux eaux, là où croisent les gros chevesnes...

C'est ce que fait Paul... Il tend son regard à l'extrême pour suivre la plongée de la sauterelle. Il s'agit de maintenir le fil toujours tendu afin que l'appât arrive le premier... Un chevesne d'un kilo, masse sombre, monte du fond, il approche son museau large comme une bouche de grenouille, de l'appât... il le pousse du nez... Puis il monte imperceptiblement et passe au-dessus. Contact du crin. Le chevesne disparaît, il est fixé... De l'autre berge, un autre gros chevesne arrive... Paul voit qu'il a faim à la façon dont il ouvre sa gueule blanche. Celui-ci

* Voir Regards depuis le 17 février.

semble décidé, il fonce droit sur l'appât, mais au moment où il va l'avaler, le poisson-essayeur sorti d'on ne sait où, le lui souffle sous le nez, file et recrache l'hameçon avant que Paul ait eu le temps de fermer...

Ainsi va la pêche... Ce sont toujours les plus gros poissons qu'on manque ou qui cassent la ligne... et quelle ingéniosité dans la façon de casser les crins !

Cette truite souvent piquée mais goulue se précipite sur la sauterelle. C'est une belle truite de plus d'une livre. Elle avale et dès qu'elle sent l'hameçon elle fait un bond d'un mètre au-dessus de l'eau, brisant tout... C'est sa manière. Il en est d'autres. Ce chevesne énorme a déjà cassé trente lignes, même celles des paysans, montées sur crins gros comme ficelles... Il avale les sauteuses avec une belle tranquillité. Il est sûr de son poids. Et, de fait, quand Paul le voit, il se sent paralysé par l'impuissance de ses engins. Tant pis, il tente le coup. Le poisson sportif ne demande pas mieux. Du bout des lèvres il gobe l'appât... Paul ferre à peine. Le poisson s'en va paisiblement vers l'autre bord. Paul essaie de le retenir, il donne du fil tant qu'il peut. La flexibilité du roseau est à bout... Le poisson continue sa route... Détente brusque, le crin a cassé... Trente et un...

Une noyade bien réussie... Le poisson commence à être fatigué et se couche sur le flanc. Paul n'a pas d'épuisette, il faut donc qu'il s'approche le plus près possible du bord et qu'il tente le coup dangereux de saisir le fil à la main pour jeter le poisson sur le pré... Il se penche sur l'eau, d'une main tenant le roseau bandé comme un arc et de l'autre tentant d'attraper le cordonnet ou le crin. Il saisit enfin le fil. Il n'y a plus de flexibilité. Le poisson a un sursaut au moment où il sort de l'eau. Clic ! Clic ! Plouf... Adieu truite et crin... Le poisson s'en va comme étourdi au fil de l'eau... Il y a l'entortillage du crin dans les racines, l'entortillage autour des ouïes, des quantités de façons de casser une ligne sans compter les fautes du pêcheur. Crins éventrés, mal trempés, hameçons qui se brisent, nœuds mal faits...

Mais il y a aussi les triomphes. Les jours fastes à marquer d'un caillou blanc où malgré toute l'ingéniosité du poisson on remplit le panier de belles bêtes. Il y a le fameux poisson que Paul a pris dans telle circonstance, en tel endroit, et dont la gueule était cloutée d'hameçons rouillés... Il y a la non moins fameuse truite prise à l'eau calme, et qui s'est laissée noyer malgré son kilo passé, comme un poisson quelconque... On a gardé sa mâchoire à la maison...

D'ailleurs, la truite est bien plus facile à prendre que le chevesne. C'est une brute. Le chevesne d'eau claire est un fin « débater » avec une psychologie très compliquée.

Voilà donc la rivière découverte. Maintenant elle et Paul sont attachés de toutes leurs fibres. Ils se connaissent... La rivière sait les jours où Paul est nerveux et ratera le poisson. Ces jours-là elle accumule ses témoignages farceurs de mauvaise volonté. Elle place sous ses pieds du bois sec pour qu'il craque. Elle dissimule un trou dans la berge pour qu'il y tombe, mettant en déroute tout le poisson. Elle déchaîne le vent. Elle tend perfidement une branche de chêne devant l'hameçon pour qu'il s'y accroche et qu'il y reste. (Car on ne se décroche pas du chêne.) Elle dissimule une grenouille dans les hautes herbes et au moment où Paul approche de l'eau à pas feutrés et lents, elle lance la grenouille avec un bruit épouvantable dans le courant. Elle en fait autant avec les énormes couleuvres de clair de lune qui en deux bonds traversent l'eau...

Mais il y a aussi les jours d'intimité douce où tout va bien...

La libellule pique la surface de sa queue, libellule tigrée ou libellule verte, ou libellule rouge ou libellule bleue, et appelle les poissons...

Le martin-pêcheur confiant se pose sur le roseau de Paul dans un éblouissement de velours et d'émaux.

Paul traverse l'eau qui lui caresse les pieds et les rafraîchit. Les poissons répondent avec docilité à chaque sommation de la sauterelle.

Le ciel se remplit de nuages qui enlèvent au soleil son excès d'éclat... Paul ne pense plus... Un vague air, réminiscence de musique venue du fond du subconscient, broute paisiblement son cerveau... La rivière qui n'a plus de secrets pour lui le considère comme un végétal de ses amis, et Paul confiant dans ses réflexes se laisse aller à la volonté de la rivière.

Il se sent prendre racine comme un iris et fleurir avec la saponaire...

V

JOURS DE CONGÉ A PARIS

L'année était nettement divisée en deux : les vacances et puis le reste... Paul n'avait vraiment le sentiment de vivre que pendant les vacances parce qu'il se retrouvait en contact avec la terre et qu'alors toute la famille changeait brusquement... Aussi quand il fallait quitter les Pyrénées, était-ce chaque fois un déchirement sans nom... Ce n'était pas que Paul eût la terreur de rentrer au lycée. Non. L'étude ne l'ennuyait pas. Mais c'était la séparation avec tout ce qu'il aimait... Certain soir de départ, quand déjà la jument était attelée au break et piaffait dans la cour, quand depuis longtemps était passée la diligence avec son carillon de coups de fouets et de grelots, on cherchait Paul partout dans la maison...

— Tu vas voir, papa, qu'on va manquer le train, disait maman.

— Mais enfin où est-il, cet enfant ?

— Monsieur Paul ! Monsieur Paul !

Paul était caché...

Paul avait le cerveau si rempli des bois d'automne, de la rivière où traînait la brume, des prés où les bestiaux brouaient, sur le souvenir du regain qu'il se confiait à tout cela dont la maison était le centre et poursuivait le rêve insensé et naïf d'échapper au départ avec leur complicité pour aller plus loin avec elles dans le mystère des saisons. Une fois il se cacha dans une armoire qu'on ne fermerait pas à clef. Une autre fois, ce fut sous le lit de ses parents dans la grande chambre...

Il entendait des pas précipités parcourir la maison, monter les étages... Il écoutait les portes s'ouvrir, les serrures grincer... Il retenait sa respiration...

— Paul ! Paul !

Sous le lit, dans une odeur sèche de poussière, parmi des « moutons » de laine, aplati sur les mains, les cheveux touchant les ressorts du sommier, Paul voyait les pieds redoutables de son père qui se dirigeaient vers le lit... La porte ouverte fit un appel d'air et une feuille morte tourbillonna sur le plancher en grinçant... Les pieds de papa se dirigèrent vers elle et l'écrasèrent cruellement... Cela fit à Paul comme si c'était lui... Les pieds se dirigeaient offensifs vers chacun des coins de la chambre et Paul entendait murmurer :

— Non, pas dans les armoires, elles sont fermées. Mais où est-il ? Où est-il ?

Enfin les pieds de papa s'en allèrent derrière une porte qui claqua.

Paul eut le sentiment que c'était fini. Son cœur battait d'émotion et de joie. La grande maison tenait ses huit ans dans ses mains, la campagne serrait la maison dans ses bras et Paul allait rester là, au plus chaud de l'affection de tout ce qu'il aimait, attendant l'hiver aux belles neiges. La famille était furieuse et consternée.

Mais Annette qui tenait le cheval dans la cour, eut l'idée de faire à son tour une reconnaissance dans la maison... Elle prit un balai... Et le manche de ce balai délogea de leur cachette Paul et son rêve...

Octobre ! Mot noir !

Les vacances étaient finies... A Paris aussi, pourtant, il y avait des vacances. Huit jours pour Noël, quinze jours pour Pâques... Et puis les dimanches et puis les jeudis.

Mais pouvait-on appeler cela des vacances ? A la belle saison, c'est entendu, on allait dans le Bois de Boulogne... Un bois policé, civilisé, piétiné, jonché de papiers gras multicolores... Au Bois, il y avait des rivières et des étangs, mais on ne pouvait pas y pêcher... Il y avait du gibier, d'énormes bêtes, des daims tachetés et des biches. Mais on ne pouvait pas courir après sans être menacé des foudres d'un garde armé d'une épée d'académicien, alors, on se rattrapait sur les fleurs : des jacinthes, des violettes que les premiers arrivés arrachaient en sacrageant les massifs et les ronciers... C'était encore une façon d'être un peu sauvage. On disait qu'il y avait des champignons, mais Paul n'en avait jamais trouvés et il n'y croyait pas. Quelquefois aussi, on allait dans les bois de Chaville-Vélizy. C'était là que

vivait une ancienne bonne de la famille de maman, Méline, qui avait épousé un cabaretier local, Bibi Gigout. Tous deux avaient racheté la propriété du grand-père maternel de Paul.

— Demain, on ira voir Méline, disait maman.

On partait de bonne heure, à pied, pour aller prendre le chemin de fer de Versailles de l'autre côté de la Seine... On achetait un pâté de veau et jambon, place du Trocadéro, du pain et des fruits, on trouvait le vin sur place, et l'on s'embarquait... après une course effrénée le long de la Seine pour ne pas manquer le train, bien qu'on fût toujours en avance.

Une fois à Chaville il fallait gravir la côte de Vélizy... Une heure de marche. On passait le long d'un haras où volaient des étourneaux, puis devant l'étang des écrevisses, papa et maman portant à tour de rôle, le filet à provisions, on faisait lever des lapins, que papa, quand il avait les mains libres, mettait en joue avec sa canne. Parfois, à un carrefour, un chevreuil s'arrêtait, tournant vers les marcheurs une tête étonnée puis partait comme une flèche... Et maman racontait les chasses de l'empereur Napoléon III à travers ces belles allées. Cela étincelait d'habits rouges, de dorures et de petites ombrelles d'ivoire. La maison qui avait été celle de grand-père, voisine de celle de Michelet, était devenue, depuis longtemps, un rendez-vous d'artistes, de peintres, d'écrivains et de journalistes. Bibi Gigout célèbre depuis l'Empire dans ce petit pays de Vélizy, était une des personnalités les plus pittoresques qu'on pût rencontrer entre Paris et Versailles. C'était un plat régional de l'Île-de-France. Perclus de rhumatismes, un nez rouge et poreux gros comme une pomme de terre, une moustache blanche et raide toujours humide, Bibi Gigout ne dessoûlait pas d'un bout de l'année à l'autre. Il ne s'abreuvait que de Beaujolais. Entre temps, il courait les lapins au fusil, dans les bois, ou chassait les faisans branchés avec une canne fusil, le soir au clair de lune... Pour Paul, Bibi était un héros singulier. Outre les lapins, les faisans et les chevreuils, il avait tué plusieurs hommes. Le dernier en date était un voleur de valises qu'il avait surpris dans son jardin et qu'il avait étendu d'une balle de carabine Flobert... Les plus anciennes de ses victimes étaient deux tirailleurs bavarois qu'en 1870, pendant l'occupation allemande, Bibi, franc-tireur, avait abattus près de l'étang de Villebon.

— On m'a cherché, disait-il, pour me fusiller... et on ne m'a jamais trouvé.

A Vélizy, papa faisait de la peinture et Paul s'y essayait aussi... Maman cueillait des brassées de fleurs ou ramassait des châtaignes, selon la saison.

En outre, à Vélizy, Paul quelquefois rencontrait la petite fille Peau-Rouge. La maman de la petite fille Peau-Rouge était tuberculeuse et se soignait dans une chambre qu'elle avait louée à Méline...

Son exotisme faisait croire à Paul qu'elle ressemblait un peu à Doodica, l'une des deux sœurs siamoises phénomènes de chez Barnum que le docteur Doyen avait séparée de sa sœur et qui, quelquefois, à cause du voisinage de la clinique du grand chirurgien, venait jouer dans le jardin de la maison de Paris avec Paul. Mais la petite Peau-Rouge était bien plus belle avec ses yeux trop hauts dans sa tête, son long nez busqué, ses cheveux noirs et raides qu'elle tressait en longues mèches, son teint cuivré et son air toujours absent.

Paul jouait avec elle beaucoup plus qu'elle ne jouait avec Paul. Aussi Paul était-il très intimidé par elle... Elle ne riait pas.

Elle venait de si loin et elle semblait être restée si loin...

Avec elle il n'avait jamais osé jouer « aux Peaux-Rouges » par délicatesse... Et puis elle remettait pour lui si curieusement à sa place la notion « peau-rouge », cette petite fille habillée comme toutes les autres petites filles et dont la maman en peignoir, élégante et languissante, toussait tant...

Le soir on reprenait le train, un train bondé, et Paul, debout, pressé dans la foule entre les fesses des grandes personnes, les bouquets d'épines noires et les paquets de jacinthes, se sentait défaillir de fatigue et d'asphyxie...

— Une bonne journée de campagne, disait papa.

Et tous les Parisiens du train qui revenaient, l'estomac encombré de charcuterie et les joues couvertes de piqures de moustiques vers leurs maisons étouffantes et leurs escaliers mal éclairés, pensaient aussi :

— Une bonne journée de campagne...

Paul n'aimait pas cette campagne au comptegouttes si chèrement payée. Heureusement, ces journées harassantes ne se produisaient pas souvent...

La plupart des jeudis, par exemple, se passaient en visites chez des dames âgées du vieux Paris et au musée du Louvre. Paul n'aimait pas les visites chez les vieilles dames...

Papa disait :

— Aujourd'hui on déjeune de bonne heure. Nous irons au Louvre.

Alors, Paul était content.

Pour Paul, il y avait le vrai et le faux Louvre... Le « faux » Louvre, c'était le grand magasin du Louvre, celui du fameux M. Chauchard, où quelquefois, traîné par maman après une visite ou un déjeuner chez des amis, Paul était allé ramasser d'épouvantables maux de tête, au milieu de la chaleur des calorifères, parmi les occasions exception-

nelles, la poussière et les jupes princesse, dans les rayons de ganterie, de blanc ou de soieries...

Le « vrai » Louvre, c'était le musée... Et au Louvre Paul avait un secret. Midi et demi... On se lève de table... Papa plie sa serviette et allume son cigare. On sort. Un froid vif de décembre pique la figure. On va jusqu'à la porte Maillot, à la station de l'omnibus Porte Maillot-Hôtel de Ville. Le receveur fait jouer le timbre qui chante en larges numéros à éclipses les places occupées... On monte l'escalier en colimaçon qui conduit à l'impériale... Et là, dos à dos, les voyageurs s'installent. La meilleure place est celle qui est près du siège du cocher parce que le cocher coupe le vent...

Papa explique :

— Ici, tu vois ce petit hôtel, c'est celui de la Païva, une espionne allemande qui fut célèbre sous l'Empire...

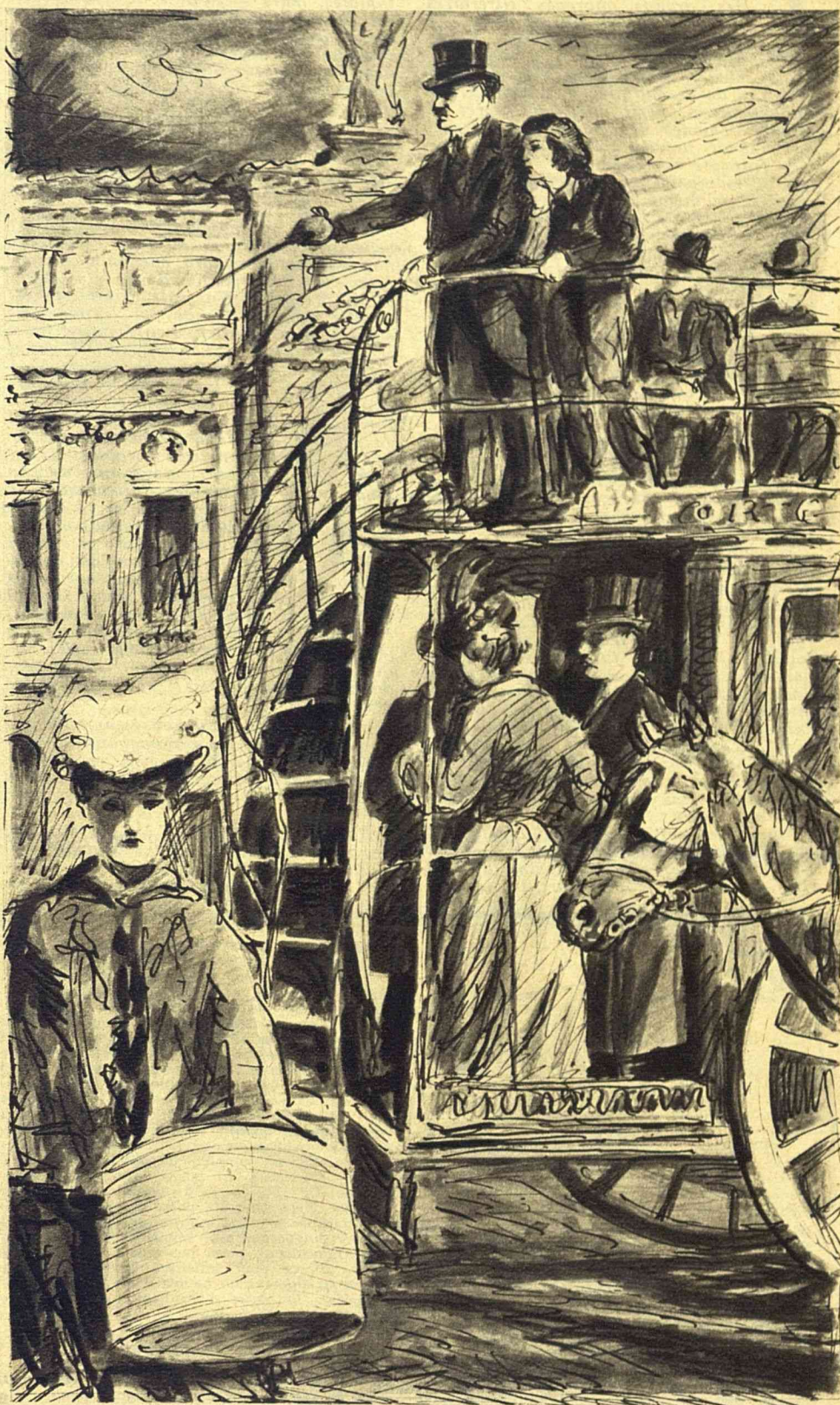
Paul évoque une femme magiquement belle entourée d'une cour de barbiges en pointe et de moustaches cirées qui lui offrent des plans de forteresses, comme des bouquets de fleurs.

— Là, c'est l'Elysée...

Comme qui dirait le Palais du Souverain. Paul sait qu'à l'Elysée habite le vieux monsieur en pantalon à carreaux qu'on appelle le Président de la République... Il peut devenir ça !

— Voilà le grand Palais et voilà le petit Palais.

ILLUSTRATION de MENDJISKY



Le cocher arrive en chaloupant avec son fouet et prend les couvertures qui sont sur le dos des chevaux, puis il monte, monumental, en faisant gémir l'omnibus... Il porte un chapeau de cuir bouilli avec un ruban en relief, argenté. Il s'entortille sur son siège dans ses couvertures rayées et fait claquer son fouet... Les gros chevaux gris pommelés à la queue entortillée et aux crinières nattées s'ébranlent et l'on part.

Arrêts, départs, grincements du frein... Timbre... Complet en bas... Encore trois places à l'impériale...

C'est une promenade magnifique.

L'avenue de la Grande-Armée où l'on voit les marchands de cycles, les cafés sportifs et les premières automobiles à tourniquet se déroule... On fait le tour de la place de l'Etoile en admirant le bas-relief de Rude sur l'Arc de Triomphe, et l'omnibus s'engage parmi les fiacres dans l'avenue des Champs-Élysées.

Paul connaît ça très bien... Ces épouvantables constructions datent des erreurs de l'Exposition universelle de 1900 où Paul a fait de très fréquentes visites, allant du Palais de l'Enfance au panorama du Transsibérien où le lac Baïkal servait à célébrer l'alliance franco-russe et l'escroquerie des millions français par le tsar.

Papa dit, comme tous les hommes de sa génération :

— Le petit Palais est mieux que le grand...

Paul ne saura jamais pourquoi... Mais le grand lui fait peur à cause de son quadriges écrasant qui menace de dégringoler sur sa tête. En passant, il a eu une pensée amicale pour le Guignol Anatole et il a regardé de tous ses yeux tourner les chevaux de bois où il eut de si nombreux triomphes. Ce qu'il y a de splendide sur l'impériale, c'est qu'on domine le monde. On respire Paris d'en haut. C'est comme sur les épaules de Gougousse. L'impériale, c'est presque le ballon... (A suivre.)

LES LIVRES

"LÉGION 14" de Victor FINK

Le livre de Victor Fink, « Légion 14 » (1), prend place aux côtés des grands ouvrages littéraires inspirés par la guerre, tels que « Le Feu », de Barbusse, « Vie des Martyrs », de M. Georges Duhamel, « A l'Ouest rien de nouveau », de Remarque, « Guerre », de Ludwig Renn. Écrit vingt ans après la grande démente, il en révèle un aspect qui n'avait jamais été présenté au lecteur français : « Légion 14 » est, en effet, le témoignage d'un ancien volontaire russe et en même temps le premier livre écrit sur la vraie Légion étrangère et non point sur la légendaire.

Nous connaissons, sur la guerre de 1914, de nombreux ouvrages français, allemands, anglais; nous n'en connaissons point — ou presque — qui fussent écrits par des Russes. Je ne parle pas évidemment de certains témoignages, — comme, par exemple, celui de Léonid Andréieff : « Le Jour de la guerre », publié dès 1917 — qui, plus que des documents, sont des romans dont l'action se déroule pendant la guerre (celui d'Andréieff porte en sous-titre : « Confidences d'un petit homme durant de grands jours » et se borne à évoquer la vie de Pétrograd de 1914 à 1916). De tels ouvrages n'ont point de commune mesure avec celui de Victor Fink.

D'origine ukrainienne, l'auteur de « Légion 14 » poursuivait à Paris ses études de droit quand la guerre éclata. Comme il le raconte lui-même, il devint, en novembre 1914, défenseur sa thèse de doctorat; au lieu de défendre sa thèse il défendit la France... Il fut un des nombreux volontaires étrangers qui s'engagèrent dans l'armée française; c'est dans la Légion qu'il fit toute la guerre. Son livre se confond avec ses souvenirs; aucun mensonge ne s'interpose entre ceux-ci et celui-là. Le personnage permanent est l'auteur mais, fort modeste, il relate, bien plus que les siennes, les actions de ceux avec qui il vit.

Ceux avec qui il vit ne manquent certes pas de pittoresque : d'une part, les volontaires étrangers qui, comme lui, sont des intellectuels, d'autre part, les fameux

légionnaires, les têtes brûlées qui ont promené, au cours de cent expéditions coloniales, leurs imposants tatouages. Parmi eux, il y a le sergent Delcourt, Phabitué des rixes sanglantes, qui aime à évoquer ses aventures amoureuses avec des Tonkinoises; Kung, qui connaît toutes les maisons closes de Saïgon; tel autre qui raconte avec prolixité les souvenirs qu'il conserve d'une maîtresse de Hong-Kong à l'odeur nauséabonde, tel autre dont le passé ténébreux conserve son mystère, tel sous-officier assassin qui enverra au poteau des soldats innocents, et, surtout, il y a Loum-Loum.

Curieuse et passionnante figure que celle de ce légionnaire dont l'ingénuité nous séduit. Blanchard, surnommé Loum-Loum, était charpentier de son état et habitait Belleville. Une sale affaire lui est arrivée dans le temps. Sa femme couchait avec un Italien. Pour mettre fin à cette irrégularité, Loum-Loum, à coups de hache, abattit sa femme et son rival. A la Légion, il n'arrive plus à comprendre pourquoi il a fait ça. Dans le récit intitulé L'Allemand vivant qui est, soit dit en passant, un véritable chef-d'œuvre digne de figurer dans une anthologie, l'auteur nous montre Loum-Loum devenu l'ami d'un prisonnier allemand. Ce « Fritz » est un cordonnier. L'Italien que Loum-Loum a tué était aussi un cordonnier. « Je n'ai jamais vu des gars aussi bizarres que les regrolleurs », dit Loum-Loum. Si cet Umberto vivait encore, il serait à présent griffon dans l'armée italienne. Il serait mon ami, mon allié, ce gredin! Et voilà un Fritz qui retape les péniches de l'escouade tout entière (ce que nous ne pouvons obtenir de l'intendance, remarque bien!) et lui est notre ennemi.

Ce sont des hommes comme Loum-Loum qui sont les compagnons des volontaires étrangers. Parmi ceux-ci se trouvent des émigrés politiques et plus particulièrement, comme c'est le cas pour Beilin, des social-démocrates russes. On suit qu'au mois d'août 1914, le mois de la grande duperie, l'Internationale Socialiste, n'ayant pu empêcher la guerre, des socialistes émigrés crurent de leur

devoir de s'engager dans les rangs de l'armée « du droit, de la civilisation et de la liberté ». Au cours de leur dernière réunion, qui se tint dans une salle du XIII^e arrondissement, les socialistes russes élaborèrent la fameuse déclaration



VICTOR FINK

qui se termine ainsi : « ...Nous, socialistes russes, sommes profondément convaincus que nous servons fidèlement les intérêts du prolétariat international, en restant des ennemis intransigeants de l'autocratie russe et que nous manifestons, enfin, une volonté maximum d'une action socialiste consciente, en rentrant dans l'armée de la République française avec les mots d'ordre : Vive la Démocratie ! Vive la République allemande ! A bas le tsarisme ! Vive le Socialisme allemand ! »

Au fur et à mesure que se poursuit

leur martyre inutile, légionnaires et volontaires comprennent plus clairement qu'ils ont été trompés. Le pathétique du livre de Victor Fink tient au pathétique d'une situation guerrière où ceux qui se battaient n'étaient pas des ennemis.

Dans les derniers récits, les personnages de « Légion 14 » sentent confusément qu'ils ont d'implacables ennemis; mais ceux-ci ne sont pas les soldats allemands; ce sont tous les profiteurs de la guerre, tous les courtiers en croix de bois, tous les galonnards des infâmes conseils de guerre, tous ceux qui, hurlant « jusqu'au bout », spéculent, à l'arrière, sur la misère des humbles.

En dehors de toutes ses qualités littéraires (art admirable du récit réaliste, variété dans l'exposition et le dialogue, etc...), je découvre dans le livre de Fink un intérêt particulier. Il vient à point pour éclaircir certains de nos compatriotes qui, manquant d'éducation politique et de connaissances littéraires, n'hésitent pas à dénoncer dans la littérature russe contemporaine un courant d'héroïsme belliqueux. « Légion 14 » est, par excellence, un livre pacifiste. Pacifiste, oui, parce qu'il est relatif à une guerre impérialiste. Pour être logique avec lui-même, le pacifisme inspiré par une telle guerre doit aboutir à la lutte révolutionnaire, c'est-à-dire à la guerre de classes. Il en va bien ainsi du pacifisme de Victor Fink et de celui de Loum-Loum qui, comparant devant le conseil de guerre, s'écrie : « Je vous conseille de me fusiller... Si vous ne me fusillez pas, je crierai à tous les soldats : Plantez-là ce travail ! Que les maîtres le fassent eux-mêmes ! Et pendant ce temps, nous leur casserons la gueule. »

Charles Steber, le traducteur de cet ouvrage appelé à remporter un très vif succès, a réussi un beau tour de force : en nul endroit, le lecteur ne peut se douter qu'il s'agit là d'une traduction. Steber a traduit Fink aussi fidèlement que Fink a traduit la réalité.

François DRUJON.

(1) Editions Sociales Internationales. (Collection Ciment).

VOIR LIRE ENTENDRE

LES LIVRES

◆ **L'Espagne vivante**, par Juan Vicens (E. S. I.). Qu'au milieu de la tourmente, qu'en dépit des difficultés qu'engendra la guerre, l'Espagne républicaine poursuive avec méthode et sur une large échelle, son œuvre constructive, sa tâche d'émancipation sociale et culturelle, ce n'est pas l'un des moindres « miracles » réalisés par le peuple espagnol en lutte contre la barbarie fasciste. Dans **L'Espagne vivante**, l'auteur Juan Vicens nous montre un peuple qui, le fusil à la main, dans la tranchée ou à l'arrière, dans l'usine, dans le village, libéré de l'oppression séculaire, s'est résolument jeté à la conquête de la culture.



LE JAPON CONTRE LE MONDE, par H. Chassagne (E. S. I.).

Ce premier essai de monographie marxiste, publié en France, constitue une éclatante réussite. Loin de tout commentaire fleuri et littéraire, l'auteur s'attache à nous découvrir le vrai visage du Japon 1938, — visage que la clique militaire qui le dirige, et la presse capitaliste qui le commente, s'efforcent de trahir. Après l'étude du milieu géographique et humain, — base marxiste de toute société, — H. Chassagne nous fait assister à l'évolution qui, partant du Japon féodal, aboutit à la Révolution de 1868. Celle-ci liquidant le féodalisme, et en instaurant le pouvoir monarchique absolu, avec l'aide de la bourgeoisie, fit passer le Japon au capitalisme. De 1868 à 1936, évolution économique massive de ce pays qui passe au rang des grandes puissances. Mais derrière l'impérialisme des classes dirigeantes qui, appuyées par le fascisme international, n'ont pas craint d'allumer une guerre atroce pour satisfaire leurs appétits, se dresse la figure d'un peuple noble, d'une nation qui peine et aspire à la liberté et à la paix. (1 volume à 18 fr.).

L. D.

LE THEATRE

◆ **Font-aux-Cabres**, la belle pièce espagnole adaptée par Jean Cassou et Jean Camp, poursuit sa brillante carrière au Théâtre du Peuple (Théâtre Sarah-Bernhardt). On sait que cette pièce a remporté un éclatant succès en U. R. S. S. et que les Espagnols la considèrent comme un de leurs chefs-d'œuvre nationaux. A la beauté du dialogue viennent s'ajouter de nombreux éléments du folklore espagnol, musique de scène, danses populaires qui font de ce spectacle une de ces « étapes récréatives et éducatives dans la marche vers la lumière, vers la beauté, vers la joie du travail renoué et ennoblé ». Camarades, vous vous devez de réserver une de vos soirées au Théâtre du Peuple!

◆ Il ne faut pas boudier la Comédie Française. Depuis juin 1936 elle a été rajeunie par l'heureuse nomination de Jouvet, Dullin, Copeau et Baty comme metteurs en scène. En outre, si la Maison de Molière fait payer chez les fauteuils d'orchestre et de balcon elle réserve, par ailleurs, des places à des prix fort modiques. Au lieu d'aller voir si souvent les ineptes productions du cinéma capitaliste, il faut aller au

LE BALADIN, la jeune troupe de Doukling, qui se prépare à donner une scène de représentations ambulantes à bord d'une péniche, présentera, le 26 avril, son premier spectacle à Paris, aux Ambassadeurs.

bon théâtre et en particulier au Théâtre français, lorsque celui-ci donne par exemple : **L'Ecole des Femmes**; **Les Trois Sultanes**, de Favart; **La Brouille**, de Charles Vildrac; **Asmodée**, de M. François Mauriac; **Les Fausses Confidences**, de Marivaux; **Esther**, de Racine, ainsi que tout le théâtre d'Alfred de Musset.

◆ **Le Baladin**, la jeune troupe de Doukling qui se prépare à donner une série de représentations ambulantes, à bord d'une péniche, présentera son premier spectacle à Paris, au Théâtre des Ambassadeurs, en matinée le 26 et le 31 mars, le 2 et le 9 avril. Au programme : **A cheval vers la mer**, drame irlandais de Synge, adapté par Bourgeois; **La Cruche Cassée**, farce flamande du grand écrivain allemand du XIX^e siècle Kleist.

◆ Il faut voir : **La Sauvage**, au Théâtre des Mathurins (Georges et Ludmilla Pitoëff). **Plutus** au Théâtre de l'Atelier. **Pacifique**, au Théâtre des Ambassadeurs. **Les Indifférents**, au Théâtre de l'Œuvre. **L'Air du Temps** aux Vieux-Colombier.

◆ **Le jeudi 31 mars**, le groupement culturel de jeunes, les **Amis de Soutès** présenteront un tour d'horizon cinématographique avec quatre films caractéristiques : **la Zone**, de Lacombe; **Charlot joue Carmen**; **Anémic-Cinéma**, de Duchamp et le chef-d'œuvre de Pabst : **L'Opéra de Quatre sous** (version allemande intégrale). A 21 h., salle Poissonnière, 7, fg Poissonnière. Entrée : 8 fr.

◆ Le Théâtre du Grand Guignol présente un nouveau spectacle, selon sa tradition. Si les deux actes comiques sont vraiment de basse qualité, les deux pièces d'horreur constituent deux modèles assez bons du genre. **Le baiser dans la nuit**, et surtout **la Tour d'Amour** vivent dans ce climat d'angoisse et de fausse lumière qui dépayse si bien l'esprit et le livre à lui-même, — et que, jusqu'à nouvel ordre, le Grand Guignol reste, à ma connaissance, seul capable de créer.

VARIETES

QUE VOIR ?
◆ La Revue de Bobino.
◆ Le spectacle « de variétés » de l'A. B. C.
◆ Mogador, le Casino de Paris, les Folies Bergère.
◆ Les attractions dans les cinémas.

COURRIER

◆ Une nouvelle revue nue vient d'être présentée à l'Alcazar, semblable au genre peu recommandable des précédentes.
◆ On vient de créer au Théâtre des Nouveautés « Le Bois de Boulogne », fantaisie musicale de Rip, dont la distribution comporte entre autres interprètes, Jeanne Aubert et Pauley.
◆ La danseuse Mia Slavenska actuellement en

tournée dansera prochainement « en représentations » dans les fameux ballets de Monte-Carlo.

◆ Harpo Marx, l'un des fameux Marx Brothers viendrait vers la fin de l'année à Paris, non comme vedette de cinéma, mais comme principal interprète des ballets russes de New-York de Léonide Massine.

◆ Deux fameuses danseuses panaméennes Loly et Jany vont débiter pour la première fois en Europe sur une grande scène de Paris.

LOISIRS POPULAIRES DE LA SEMAINE DU 25 AU 31 MARS

SPECTACLES ET CONCERTS

Samedi 26. — Au Théâtre Sarah-Bernh., à 17 h. : « Les Concerts Symphoniques du Peuple ». Places 5 à 10 fr.

Jeudi 31. — Au Théâtre Sarah-Bernh., à 14 h. 45, par le Th. du Jeune Spectateur : « Les Contes d'Andersen ». Places 3 à 6 francs.

Jeudi 31. — Au Caveau de la République : « Les Chansonniers ». Places à 5 fr.

BALADES ET RANDONNEES

Dimanche 27. — Sortie de « Camping et Culture » dans les Bois de Meudon. Rendez-vous à 8 h. 30, à la sortie du Métro Pont de Sèvres. Repas tiré du sac.
Dimanche 27. — Sortie en Forêt de Fontainebleau des Amis de la Nature (30 km. env.). Train à 7 h. 33, pour Fontainebleau. Billet 16 fr.

VISITES DE MUSEES, CONFERENCES

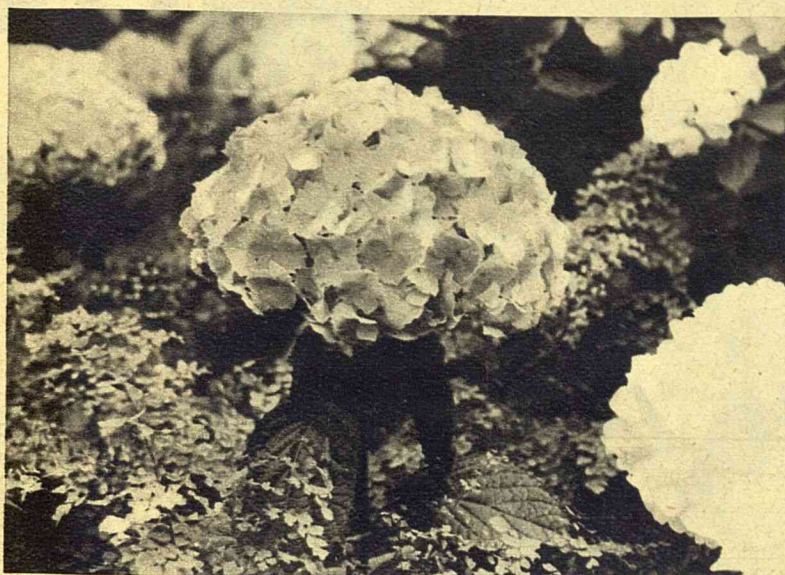
Samedi 26. — A 14 h. : Le Musée Carnavalet : « La Commune de 1871 ». Rendez-vous, 23, rue de Sévigné. Frais 2 francs. — (Visite organisée par l'APAM et Camping et Culture).
Dimanche 27. — Visite « Regards » au Musée de l'Air. Rendez-vous à 10 h., 28, bd Victor (Porte de Versailles).

UNE DATE A RETENIR :

Vendredi 1^{er} avril, à 20 h. 30, dans les Salons de l'Hôtel Lutétia : « La Grande Fête de Printemps » organisée par la Fédération et le Comité des Loisirs Populaires. Une partie artistique magnifique à laquelle participeront de nombreuses vedettes, un grand bal : la fête tout entière sera placée sous le signe de la lumière et des belles couleurs; « La Méditerranée » tel est en effet le thème choisi.

Invitation au voyage

DANS LES FORÊTS VIERGES



OUI, je sais, mon ami : comme une jolie femme qui veut désespérer ses amoureux, Paris a pris un visage morose. La ville est brumeuse, triste, maussade. Elle nous rend malheureux et nous donne des idées de fuite... Fuir vers les lieux où...

«...Tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.»

sous les arbres aux grandes feuilles lourdes et veloutées qui se penchent au bord de lacs pleins de nénuphars... Alors, donne ta main, je connais la route, le petit sentier humide aux parfums épicés. Il est ombragé par les énormes « cicas », les premières plantes qui fleurissent après que le soleil eût enfanté la Terre... Non, ces premières fleurs, — plutôt de petites graines — n'étaient ni si fraîches, ni si rouges que celles que tu admires. Voici une espèce d'euphorbe, qui n'est pas encore tout à fait fixée sur son propre destin : devenir un cactus ou une plante normale. Momentanément, elle fait éclore des feuilles vertes et des pétales roses sur un tronc de cactée. Si le temps devient sec, elle perdra feuilles et fleurs et se transformera en un cactus-cierge réglementaire jusqu'à l'automne prochain.

Tu dis qu'ici tous les hortensias sont roses. Naturellement, ils changent, comme les femmes, au contact de la civilisation. Ils deviennent bleu lorsque le jardinier mêle du fer à l'humus qui les nourrit. Ces plantes-ci, avec leurs tiges gélatineuses, avec leurs fleurs sans couleur en forme de hanap (et le couvercle même se voit) ne sont pas non plus des plantes civilisées. Ce sont même de véritables sauvages : nuit et jour, elles guettent leur proie : une mouche qui se pose, un petit oiseau mort dans son nid. Les tiges — ces tentacules rapaces — s'allongent, se penchent, s'étirent vers le festin promis. Cela dure deux jours ou une semaine, mais l'instant arrive où la fleur se referme sur la petite proie : un insecte, une chenille se débattent en vain dans la prison. Durant quelques jours, la fleur carnivore reste fermée et comme endormie. Elle se réveille...

Mais tu ne suis pas mon discours. Tu écarter les retombées d'une liane sans voir que tes pieds foulent le doux velours des mousses, et tu te penches vers ces fleurs qui, comme tu dis, sont si attrayantes, si mystérieuses...

Ce sont des orchidées, celles-ci qui ont l'air de grands insectes beige et brun comme celles-là qui composent leur parure d'une symphonie mauve, et ces grappes d'un blanc virginal, nuptial même, comme ces jeunes mariées sous leurs voiles, elles brillent sous un voile de rosée argentine.

Oui, leur être mystérieux te fascine plus que leur

beauté. Moi, je connais leur secret, leurs racines fines et soyeuses n'entrent pas dans la terre, elles ne tâtonnent pas dans l'obscurité à la recherche de nourriture, elles ne combattent pas les cailloux tranchants, la sécheresse, elles ne travaillent pas pour donner la sève vivifiante aux feuilles, aux pétales. L'orchidée, fleur aristocratique et étrange, vit sur les troncs des arbres vivants. Peut-être que l'arbre majestueux et sombre est fier de cette parure magnifique. Mais sa force tombera, ses feuilles flétriront, privées de nourriture, l'intruse parasite a bu avant elles. Elle peut te plaire, elle peut ensorceler bien des gens; pour moi, cette fleur vampire demeure un symbole...

Mais si tu veux voir la fleur que je porte dans mon cœur, viens, cherche avec moi. Elle n'est pas de ces fleurs étranges et somptueuses. Tiens, nous avons passé à côté d'elle sans la voir. C'est le mimosa. Non pas le mimosa de la Côte d'Azur aux petits pompons d'or enchanteurs, mais le Mimosa Pudica, aux branches fragiles, aux teintes de bleu et de rose pastel. Vois, je touche une feuille et la feuille se courbe, tu froles une petite branche, elle recule. Ne secoue pas ce petit buisson, il resterait comme inanimé pendant une semaine, cachant ses feuilles, ses fleurs, sa beauté sensible... Oui, tu as raison, comme ceux qui ont subi dans leur enfance trop de malheurs, qui ont une sensibilité trop forte, qui reculent devant l'obstacle, qui restent toute leur vie comme inertes, repliés sur eux-mêmes, cachant leurs talents, leurs dons pour toujours... Pour ceux-là il faudra travailler, lutter pour qu'une époque meilleure arrive après notre temps plein d'orages. Le travail, la lutte nous appellent, l'avenir nous attend.

Nous ne pouvons pas nous cacher plus longtemps sous les ombrages de la forêt vierge. Retournons à Paris. La route ne sera pas longue, notre forêt n'était que le Jardin des Plantes et ses serres. Notre voyage d'exploration n'a duré qu'un dimanche après-midi...

Et si la fatigue, l'ennui nous prend, une prochaine fois, nous pourrions nous hasarder vers la Grèce, aller en Afrique, comme tu voudras. Mais seulement un dimanche, bien entendu.

Ida PAUL.

COURRIER ARTISTIQUE.

♦ C'est le 2 avril prochain qu'aura lieu, 51, rue de Seine, le 4^e Salon de la Piste à l'Ecran qui réunira des œuvres inspirées par le théâtre, le music-hall, le cirque et le cinéma. Parmi les exposants déjà inscrits citons les noms de Fernand Léger, Kisling, Rouault, Grüber, Yves Broyer, André Marchand, Corbellini, Aujame, Roger Carle, etc... L'entrée est gratuite.

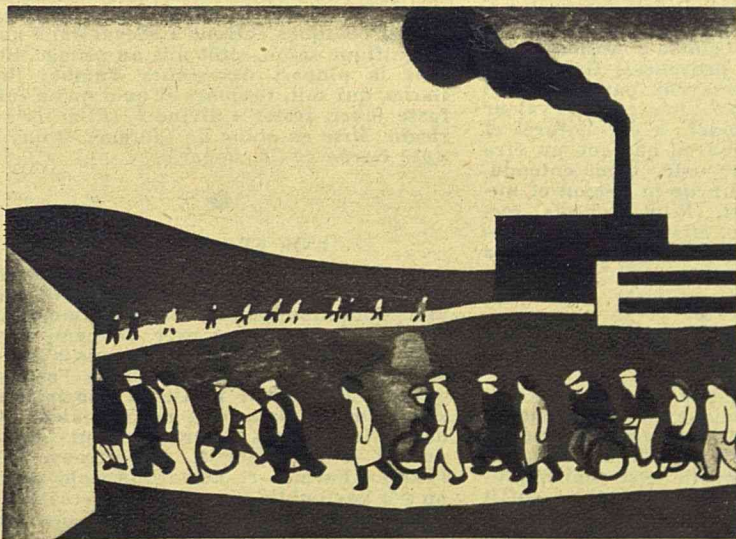
Le dimanche 27 MARS, à 10 heures du matin, « Regards » organise pour ses lecteurs, avec la collaboration de l'A. P. A. M. une visite au :

MUSEE DE L'AIR
VOUS Y VERREZ :
Tous les modèles d'Avions !
Tous les moteurs !
Tout ce qui concerne l'Aviation !
Notre groupe sera accueilli par M. Dol-fuss, Directeur du Musée et ses assistants.
Amis Lecteurs, nous comptons que vous viendrez nombreux !
Nous vous donnons rendez-vous à Dimanche, 10 heures, devant L'ENTREE DU MUSEE, 28, BOULEVARD VICTOR (Porte de Versailles). Avec ce bon : Entrée : 1 fr.

MUSIQUE

♦ Alexandre Georgesco : un nom à retenir. Ce chef d'orchestre étranger, encore jeune, dirigeait samedi 12 mars, l'Orchestre Colonne. Son aisance et son grand style lui valent tous les éloges. Son interprétation, en particulier, de la 5^e Symphonie de Beethoven, témoigne d'une profonde et originale compréhension de cette œuvre de si grande taille.

« L'Entrée à l'Usine », par Marcel Pogolotti. Tableau exposé à la Galerie « Au Carrefour. Marcel Pogolotti cultive l'abstraction de la peinture figurative avec bonheur et sensibilité.



PRUDENCE !

Les événements d'Autriche ont suscité, entre tous les postes d'émission, privés ou d'Etat, une émulation dont l'auditeur ne peut que se féliciter. Le dernier message de Schuschnigg a été connu instantanément du public français et celui-ci a pu suivre, minute par minute, les phases angoissantes de cette tragédie dont dépend le sort de l'Europe.

On a écrit, de-ci de-là, que dans cette course aux informations, la radio officielle avait été battue par Radio-Cité et le Poste Parisien. Il est certain que ces deux postes ont réalisé de véritables prodiges. Ils traduisaient, au fur et à mesure les nouvelles diffusées par Radio-Vienne. Les postes d'Etat ne les ont pas suivis jusque-là. Ont-ils eu tort ? Ont-ils eu raison ? Ils ont eu raison.

A Paris-P.T.T. on avait tout de suite compris que la radio autrichienne était, dès les premières heures, tombée au pouvoir des nazis et que ceux-ci transmettaient des nouvelles tendancieuses, voire même de flagrants mensonges. Ils affirmèrent, par exemple, que le président Miklas avait accepté la démission de Schuschnigg, ce qui était faux.

En se refusant de prendre pour argent comptant tout ce que disait Radio-Vienne, Paris-P.T.T. a donc fait preuve d'une prudence dont on ne saurait trop le féliciter. Il a compris que le devoir d'un poste officiel n'est pas, sous prétexte de battre un record d'information, de diffuser n'importe quoi. Il n'est pas tombé dans le panneau astucieusement tendu par la propagande allemande. Les services de M. Goebbels voulaient faire croire au monde que les Allemands avaient été accueillis avec enthousiasme par la majorité de la population viennoise. Et de fait, les « heil ! heil ! » enthousiastes parvinrent jusqu'à nous. Mais les rares dépêches impartiales reçues par la suite ont prouvé que ces manifestations « spontanées » étaient organisées par la Gestapo et que, pour n'avoir pas été enregistrées par le micro les émeutes des faubourgs viennois ne s'en sont pas moins produites.

Informez très vite, c'est bien. Contrôlez les informations est mieux encore.

Les événements d'Autriche, en tout cas, confirment l'importance du rôle de la radio dans une guerre ou une révolution. On sait comment Queipo de Llano, ayant mis la main sur Radio-Séville, fit croire à l'Espagne et au monde que les rebelles étaient maîtres de cette ville alors qu'il n'en était rien encore. On a pu blâmer Queipo par la suite et dire par exemple, qu'il remportait des victoires... au micro. Ce fut vrai au moins une fois !

Et alors se pose un problème : les postes d'émission français, officiels ou privés, sont-ils suffisamment défendus contre un coup de main fasciste ? Si, par exemple, le complot du C.S.A.R. avait reçu un commencement d'exécution, est-il certain que les conjurés n'auraient pu réussir à s'emparer d'un ou de plusieurs émetteurs ?

On veut croire que le ministère de l'Intérieur et son collègue de la défense nationale se sont posés la question.

♦ Toujours à Radio-Cité, les contes célèbres qui ont bercé notre enfance sont intelligemment mis en ondes par Jean Guignebert. Qui de nous n'aura entendu avec émotion, jeudi dernier Le petit soldat de plomb, d'Andersen ? Mes gosses, pour leur part, en avaient les larmes aux yeux.

♦ Depuis le 15 mars, Radio-Normandie transmet sur 212 m. 60 au lieu de 269 m. 5.

♦ Une nouvelle émission, le jeudi à 22 heures, à Radio-Cité : Rythme et Travail. On nous fit entendre des chansons de métier puissantes, émouvantes et, en tout cas, excellentement choisies. La chanson des soyeux, notamment et l'hymne des forgerons sont de purs chefs-d'œuvre, et les artistes qui les ont interprétés ont été remarquables.

A ECOUTER :

JEUDI 24 : Les vieux caf' conc' : une heure à la Pépinière en 1905 (Radio-37, 21 h. 5) — Les Mousquetaires au couvent, opérette de Louis Varney (Bruxelles fr. 20 h.). — Comme le temps passe, évocation de 1850, par Paul Reboux (Radio-Cité, 22 h. 15) — Vedettes internationales : Elisabeth Schumann (Poste Parisien, 21 h. 30) — Les Maîtres Chanteurs, de Wagner (Lyon-la-Doua, 21 h. 30).

VENREDI 25 : Sélection de Mignon (Luxembourg, 14 h. 5) — Le quart d'heure historique : le panache blanc d'Henri IV, par Jean Grimaud (Radio-Cité, 21 h.) — L'Enfant de Mary, pièce retransmise du Théâtre Michel (Poste Parisien, 21 h.) — Les Acharniens, pièce d'Aristophane, adaptée par notre collaborateur Paul Nizan (Tour Eiffel, 15 h. 30) — Le roi David, d'Honegger (Strasbourg, 21 h. 30).

SAMEDI 26 : Retransmission du nouveau spectacle de Bobino (Radio-37, 21 h.) — Boris Godounoff, drame musical de Moussorgsky (Bruxelles fr. 20 h.) — La demi-heure des Tout-Petits (Radio-Paris, 17 h. 20).

DIMANCHE 27 : Le Quart d'heure de l'auditeur (Paris-P.T.T., 11 h. 45) — Foires et Kermesses (Tour Eiffel, 20 h. 30) — Soirée alsacienne (Radio-Strasbourg, 20 h. 30) — La Conversion d'Alceste et M. Badin, deux charmantes comédies en un acte de Courteline (Marseille-Provence, 20 h. 30).

LUNDI 28 : Les Affaires sont les affaires, la pièce célèbre d'Octave Mirbeau, par la troupe de la Comédie Française (Strasbourg, Rennes, Nice, 20 h. 30) — Les échos de la Vie de Bohème, fantaisie (Paris-P.T.T., 22 h.) — Le double quatuor d'hommes luxembourgeois dans des Mélodies populaires des 15^e et 16^e siècles (Luxembourg, 22 h. 20).

MARDI 29 : Concert symphonique : Bach, Mozart, Rameau, Haendel (Tour Eiffel, Lyon-P.T.T., Bordeaux-Lafayette, 20 h. 30) — Les succès d'autrefois (Paris-P.T.T., 20 h. 30).

MERCREDI 30 : La radio fête le printemps (Radio-Paris, 21 h.).

MOSCOU-KOMINTERN (50 m.) Emissions françaises : Jeudi 21 h., Vendredi 1 h. 30, Samedi 21 h., Dimanche 1 h. 30.

L'AUDITEUR X...

FILMS FRANCO-ALLEMANDS

TANDIS que le chancelier Hitler faisait son entrée à Vienne on poursuivait, dans les studios de Neubabelsberg, près de Berlin, en présence de Mme François Poncet, la réalisation du dernier film de M. Marcel Lherbier, Adrienne Lecouvreur, qui a pour vedette Yvonne Printemps. Si l'on en croit une lettre de M. Lherbier à notre excellent confrère Pour Vous, le « baiser final » ou dernier tour de manivelle du film coïncida avec l'arrivée de la Gestapo dans les rues de Vienne et l'épidémie de suicides qui s'en suivit.

Le cinéma allemand a, chacun le sait, un glorieux passé. Peu important avant guerre, il prit, du fait de l'isolement allemand durant les hostilités, un grand développement. C'est en 1917 que Krupp, les consortiums chimiques et la haute banque allemande fondèrent la société U.F.A. qui, depuis cette date, domine le cinéma germanique.

Après la guerre furent réalisés outre-Rhin nombre d'œuvres de grande importance. Caligari, par exemple, devint le symbole de toute une époque de l'art européen.

L'Hitlérisme a brisé l'essor du cinéma germanique. Tous les grands metteurs en scène allemands sont, depuis de longues années en exil, boycottés chez eux comme juifs ou marxistes. Les metteurs en scène actuels du III^e Reich sont incapables de produire des œuvres qui aient une importance internationale, et malgré les ordres du docteur Goebbels, grand maître du cinéma, il sera toujours impossible de créer un « potemkine » national-socialiste. Les écrans allemands en sont réduits aux grandiloquentes boursofflures de Leni Riefenthal et de Luis Trenker.

Puisque les films allemands, d'une médiocrité éprouvée sont quasi invendables à l'étranger, le docteur Goebbels a appelé en Allemagne des metteurs en scène et des acteurs des autres pays. Ainsi l'Allemagne peut-elle conserver une exportation qui lui permet de se procurer des devises étrangères.

Lorsqu'on tourne un film à Neubabelsberg, avec un metteur en scène français avec des acteurs français, dans des décors déjà utilisés pour la « version allemande », le film, une fois projeté en France, aura pour le spectateur non prévenu toutes les apparences d'un film français. Et si les vedettes ou les metteurs en scène sont aimés de notre public, ce film franco-allemand aura une carrière comparable à celle des meilleurs films français. Et le bénéfice sera considérable, qui viendra des poches des spectateurs français pour aller remplir des coffres des entreprises hitlériennes.

Car, nous dit Claude Briac, dans Ce Soir : « Les acteurs français qui vont tourner à Berlin ou à Rome sont payés en France... avec de l'argent qui vient de l'exploitation dans notre pays. Les films réalisés dans des pays à régime totalitaire sont par suite de la situation défavorable des ouvriers, d'un prix de revient inférieur à ceux réalisés chez nous. Donc ils laissent, exploités en France, une marge de bénéfice beaucoup plus grande... »

Où vont ces bénéfices ? Dans les caisses de la U.F.A., dans les caisses de Krupp, dans celles des usines chimiques, dans celles des grandes banques nazies, dans celles du ministère de la propagande nationale-socialiste. Ces bénéfices servent à fabriquer contre nous des canons, des gaz asphyxiants, des cagoulauds... Demain l'hôtel de Mme Yvonne Printemps à Paris, sera peut-être anéanti par une torpille réalisée avec le bénéfice de son Adrienne Lecouvreur. Etrange paradoxe que celui-là. Il y a chaque année plusieurs dizaines de films franco-allemands ou franco-italiens. Ne pourrait-on pas interdire l'importation en France de films parlant français réalisés à l'étranger ?

Georges SADOUL.



LES FILMS

HERCULE

Il est certes inutile de faire ici le panégyrique de Fernandel. Je suis certain que vous aimez tous, comme moi, ce comique qui sait être sympathique, drôle, vrai, charmant, sans jamais tomber dans la grossièreté, si grossiers que soient parfois les rôles qu'on lui ait donnés à jouer. Dans *Hercule* il sait être toujours excellent. L'idée du scénario de Carlo Rim est amusante. Un brave garçon du midi, qui n'aime rien d'autre que jouer aux boules, se trouve soudain à Paris, maître du plus gros journal de la capitale. On reconnaît peut-être le sujet : c'est à très peu de différences près, celui de l'extravagant *Mr Deeds*. Le savoureux provincial se charge de donner des leçons à tous, il a des déceptions amoureuses, il retourne enfin dans sa Provence natale où est le vrai bonheur. Si l'idée est d'une cocasserie déjà éprouvée, le dialogue est malheureusement médiocre. Avec ses plaisanteries cherchées, ses réflexions faussement profondes, son amertume de parade, il relève des pires traditions boulevardières. Achard ou Jeanson ne font sans doute pas autre chose que du dialogue boulevardier. Mais ils le font avec talent. Le dialoguiste d'*Hercule* est plat. Parmi les protagonistes de Fernandel, Pierre Brasseur est bien, Delmont est, comme d'ordinaire, excellent en paysan provençal; Gaby Morlay et Jules Berry savent, par l'artificialité de leurs personnages, mettre en valeur tout ce que Fernandel a de naturel et d'humain. Une œuvre qui eut pu être meilleure, mais qui reste bien entendu, très supérieure à *Un de la Légion* et autres *Rois du Sport*. (Film français, scénario de Carlo Rim. Mise en scène de Esway, avec Fernandel, Gaby Morlay, Jules Berry, etc.)

MARIE WALEWSKA

Greta Garbo est une grande, une très grande artiste. Quelque chose comme la Rachel ou la Sarah Bernhardt du cinéma. Charles Boyer n'est pas un mauvais acteur; et l'on se rappelle avec plaisir plusieurs de ses créations. Mais il ne suffit pas d'une étoile, et d'un bon partenaire pour faire un film parfait. Il faut aussi

un bon scénario. Et, à mon goût personnel il est très irritant d'écouter une pièce historique où l'on entend, par exemple, Jules César donner, par d'évidentes allusions, son avis sur l'actuel III^e Reich, ou exprimer ses préceptes sur la conduite du gouvernement. Peut-être ai-je gardé ce dégoût à cause de ces « narrations » de collègues où l'on vous donne à développer des sujets tels que ceux-ci : « Madame de Sévigné écrit du fond des enfers à l'empereur Charlemagne pour lui apprendre le succès du « Cyrano de Bergerac » d'Edmond Rostand, au Théâtre de la Porte Saint-Martin ».

Bien qu'on nous affirme que Clarence Brown, qui est l'un des plus consciencieux metteurs en scène du cinéma américain, se soit entouré de toutes les garanties historiques pour réaliser son *Marie Walewska*, il arrive que son œuvre ressemble souvent aux « narrations » dont je viens de parler. Par exemple, dans la scène où Napoléon trace à Marie les plans d'une idéale S. D. N. Et puis il est extrêmement gênant, en France, d'entendre Napoléon parler anglais, même avec un fort accent français.

Il y a pourtant de bons moments, dans *Marie Walewska*. Le début, par exemple, où des cosaques entrent à cheval dans un magnifique salon, sitôt mis au pillage. Et puis la plupart des scènes d'amour de Garbo, qui sait, toujours et quoi qu'on lui fasse jouer, rester « divine ». (Film américain. Mise en scène de Clarence Brown. Avec Garbo et Ch. Boyer.)

L'OR ET LA CHAIR

Ce film est l'histoire d'un aventurier américain qui édifie tantôt contre, tantôt avec Cornelius Vanderbilt, une immense fortune. Il commerce avec l'ennemi durant la guerre de sécession, puis s'enrichit par des procédés voisins de l'escroquerie. La première partie du film traitée sur le mode plaisant a de la couleur et de l'entrain. Puis l'action devient tragique et le film languit. On retrouve ici Frances Farmer et Edward Arnold dont on n'a pas oublié les puissantes créations dans le remarquable *Vandale*. Ils ne sont pas à la hauteur de leurs premiers rôles.

CINÉMA

On attendait en particulier mieux de Frances Farmer, qui avait été, il y a dix-huit mois, saluée par tous comme une étoile naissante. Ne serait-elle, comme cette pauvre Margo, qu'une étoile filante ? (Film américain.)

CHÉRI-BIBI

Pour ma part, j'aime beaucoup Gaston Leroux. J'ai gardé un excellent souvenir du *Fautenil Hanté*, du très curieux *Fantôme de l'Opéra*, et de *Chéri Bibi*, dont Léon Mathot vient de faire un film. La censure n'aurait sans doute pas permis de montrer les forçats maîtres de *La Martinique* ou *Chéri Bibi* en train de changer littéralement de peau avec un élégant yachtman. Aussi le *Chéri Bibi* du cinéma ne ressemble-t-il que de très loin au roman de Leroux et est-il souvent (à force de coupures et de transformations), assez difficilement compréhensible. Si le film est extrêmement moyen, ce n'est pourtant pas la faute d'une bonne distribution. Pierre Fresnay est parfait au début dans un rôle de « bistro ». Aimos, qui joue souvent dans de mauvais films vaut toujours mieux que ce qu'il interprète (souvenez-vous de *La belle Equipe*. Lucien Dalsace et René Navarre apportent avec eux le souvenir des époques héroïques du cinéma (de l'avant-guerre à l'après-guerre) alors qu'ils étaient les plus grandes vedettes françaises (Film français de Léon Mathot, avec P. Fresnay, J.-P. Aumont, etc.).

40 MAUVAISES FILLES

Un film policier comique qui se déroule dans les coulisses d'un music-hall où se joue la revue à succès des *40 Mauvaises Filles*. On tue un peu dans tous les coins et c'est un couple policiers grotesques (James Gleason et Zazu Pitts), qui découvre dans le plus innocent des personnages le vrai coupable. Ce film est agréablement joué et mis en scène. Zazu Pitts est souvent amusante dans un personnage de pitre femme. Mais pour notre part nous regretterons toujours la grande tragédienne, inquiétante, perverse malheureuse et suppliciée que fut cette actrice, il y a quinze ans dans les grandes productions de Stroheim (Film américain).

S. O. S. VERTU

Une riche héritière est partie vers Greenwich Village, le Montparnasse de New-York pour ramener son beau-frère au bien. Et c'est elle qui se laisse prendre au charme de la bohème. Tout cela est bien joué (Miriam Hopkins a du chien et du charme); bien mis en scène, bien découpé, mais reste toujours parfaitement artificiel et passablement insignifiant. Un film « sophistiqué » de plus (Film américain).

NOUS AVONS AIME :

UN PEU

Hercule (Fernandel); *Mr Dodd part pour Hollywood* (entraînant); *Prison sans barreaux* (émouvant); *Carnet de Bal* (vedettes); *Regain* (copieux); *Marie Walewska* (pour Garbo seulement); *La mort du cygne* (chez les jeunes danseuses); *Cette sacrée vérité*, *La vie facile*, *Nick, gentleman détective* (voudeville américain); *Sept braves* (explorateurs polaires).

BEAUCOUP

L'affaire Lafarge (intéressant); *Le Puritain* (prix Delluc); *Le député de la Baltique* (soviétique); *Deanna et ses Boys* (fraicheur); *Dodsworth* (psychologique).

PASSIONNEMENT

Gens du voyage (Le cirque vu par Feyder); *Rue Sans Issue* (dramatique); *La Marcellaise* (un événement national); *Soupe aux Canards* (Les frères Marx); *Les Temps Modernes* (Charlot); *Pierre le Grand* (historique).

PAS DU TOUT

Double crime sur la ligne Maginot, *Le Roman d'un tricheur*, *Claudine à l'école*, *Légions d'honneur* (grand prix du cinéma français); *La Tour de Nesle*, *Maman Colibri*, *L'Heure suprême*, *Troika*, *La Tour de Nesle*.

SPORTS

les 6 jours

Un immense tumulte, d'énormes lumières; la piste à petites lattes de bois blond, virages relevés et raides comme des murs; les hommes, les coureurs, tantôt paisibles et tantôt déchainés, maillots multicolores, machines étincelantes, sur la piste blonde noyée de lumière crue; la foule encore, la foule innombrable, invisible, perdue loin là-haut, très haut sous la verrière et cette autre foule, plus près, aux balcons, au « pesage », à la pelouse, partout...

Tumulte immense dans la plus vaste et la plus extraordinaire arène de Paris : le vélodrome d'Hiver. Le Vel' d'Hiv' ! Toiture de fer et de verre, gradins immenses, charpentes d'acier et tableaux d'affichage lumineux, bars et restaurants, tribunes de bois étroites et hautes des commissaires et des juges, lumières et lumières partout, diffuses ou tombant tout droit sur la piste, projecteurs éclairant violemment un nom d'apéritif, affiches énormes et sans beauté.

Nuits des Six Jours ! Le vélodrome entier, peu à peu, se remplit. Aux restaurants du « pesage », les petites lampes vertes et roses et jaunes s'éclairent : les tables blanches resplendent... On vient aux Six-Jours en robe, en habit et l'on dine, et l'on bavarde, et l'on fait des grâces et, de table à table, l'on s'observe. De temps en temps aussi, on daigne détourner la tête, la tête précieuse appuyée sur la main jolie, et l'on regarde la course avec une sorte d'abandon... Les gens qui distribuent des primes... Des sportifs connus, des artistes du théâtre ou du cinéma arrivent à une heure du matin. Ils viennent aussi jusqu'au bord de la piste donner des primes; on les applaudit; le peloton passe devant eux dans un bruissement de roues et de manivelles pareil à celui que ferait un vol d'insectes à larges ailes; un coup de pistolet : la vedette a donné le départ de sa prime. Un maillot rouge ou bleu ou de toutes les couleurs s'échappe du peloton compact. C'est alors que partent de là-haut des « populaires », vers le petit champion qui s'en va tout seul vers la prime, debout sur les pédales, muscles tendus, les plus magnifiques encouragements. Par dessus les balustrades, les corps se penchent : c'est une vague énorme de cris et de trépignements enthousiastes et joyeux, une vague qui s'enfle, déferle, soutient l'effort du petit champion et le porte jusqu'à la ligne, large trait rouge barrant la piste et qui marque la fin de sa peine.

Les « Populaires » : public le plus chic vraiment et qui comprend l'effort, et qui aime ses vedettes, et qui siffle éperdument quand une faute est commise. Le public aussi qui ne dîne pas aux petites tables du « pesage » mais qui emporte, roulé dans une serviette, le repas de pain, de saucisson, de fromage et d'orange et qui peut manifester sa colère, son ironie ou sa joie de cent manières, qui peut chanter, railler, siffler, conspuer, exulter, rire aux larmes quand chante Fernandel, « notre grand comique national » annoncé par la voix du speaker Berretrot!

La course! Ses cent quarante-cinq heures de « chasses », de « sprints », de primes et de relative accalmie... Le règlement est, cette fois, plus sévère, plus impitoyable que jamais. On accordait jadis aux coureurs, pendant les heures creuses, froides, désespérantes du matin, certaines grâces : on leur permettait, par exemple, de laisser quelque temps leur dur vélo de course, ils pouvaient rouler doucement sur une « bicyclette de facteur » à guidon retourné et large selle; la course était interrompue à l'heure du balayage de la piste... Cette année, aucune douceur! On a décidé qu'ils devaient rouler et rouler six nuits et six jours, six nuits et six jours, sans trêve ni répit.

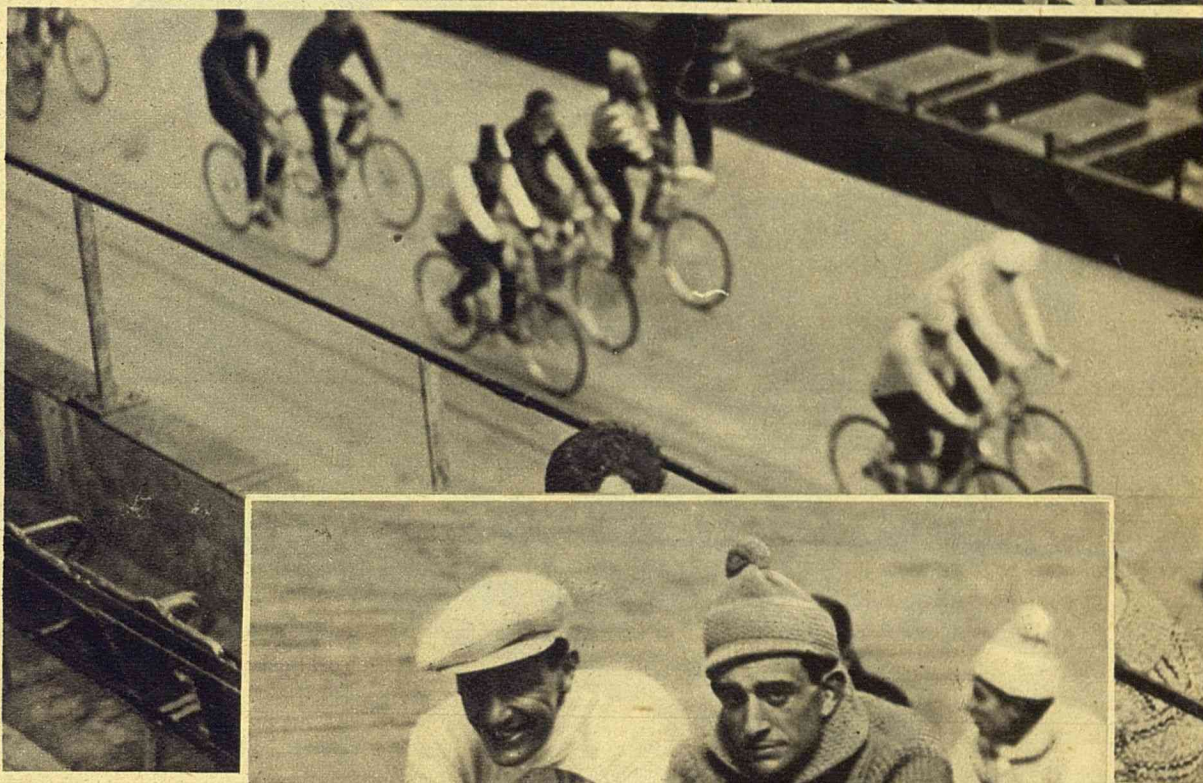
Sans s'arrêter jamais, le peloton multicolore doit rouler, tantôt longuement étiré, disloqué, regroupé, dangereusement serré. Parfois un homme, avec une adresse étourdissante, se dégage de ces roues et de ces corps enchevêtrés, bondi entre les autres qui « roulent au train », monte jusqu'aux balustrades, tout en haut des virages, et, brusquement, plonge vers la « corde » et file, file, tête baissée, dents serrées, dos rond, cuisses et jambes souples et puissantes, appuyant rageusement sur les pédales, porté par le grand tumulte des cris et des musiques.

Le grand tumulte des cris, des cloches, du claxon et des musiques accompagne la « ronde infernale ». Les Six-Jours ! Un grand spectacle par la mise en scène, la foule innombrable, un spectacle, un événement parisien considéré par les gens du pesage comme étant une simple soirée, agréable parmi d'autres soirées agréables, alors que la course, tout de même, se déroule avec son cortège de peines, d'efforts — il y a des chutes douloureuses aussi — son cortège de souffrance.

Les coureurs des Six-Jours ? Des hommes très forts, prodigieusement adroits et qui peinent.

Les Six-Jours ? Une grande kermesse avec du sport véritable et dur et pas mal de snobisme.

Jean ROIRE.



En haut : Les « écureuils », au petit matin, tournent à moyenne réduite.

Ci-dessus : Un autre aspect de l'interminable ronde.



Ci-contre : Charles Pélissier et Antonin Magne roulent de conserve.

MODELES DE



Tailleur en vigella bleu pastel, accessoires marron. SCHIAPARELLI.
(Photo Dorvynne.)

Bon appétit !

C'EST l'époque où l'on mange de la morue par habitude. Mais on n'en est pas fâché, si l'on connaît quelques façons agréables d'accommoder ce plat traditionnel.

SIMPLE MORUE

Faire cuire la morue après l'avoir dessalée (vingt-quatre heures dans l'eau froide en changeant d'eau deux ou trois fois) : c'est-à-dire, la mettre à l'eau bouillante et la laisser 1/4 d'heure en maintenant la chaleur sans faire bouillir.

Ne pas mettre de sel. Enlever peau et arêtes (à moins que vous ne l'ayez achetée en filets).

Emincez en petits fragments. Cuire des pommes de terre épluchées à la vapeur. Les couper en tranches.

Faire chauffer 100 grammes de beurre et mettre quatre gousses d'ail coupées gros à cuire cinq minutes dans le beurre à feu doux.

Passer le beurre dans une passoire. En mettre une partie dans une sauteuse en alternant les morceaux de morue et les tranches de pommes de terre.

Arroser au fur et à mesure avec le reste de beurre.

Poivrer. Saupoudrer de persil haché.

Remettre quelques petits morceaux de beurre. Faire sauter quelques instants pour dorer. Presser quelques gouttes de jus de citron, et servir : l'ail employé en plus ou moins grande quantité est indispensable.

SAINTÉ ZITTE.

Le soleil est là, l'air est léger, notre vêtement d'hiver semble lourd à porter; nous oublions les fourrures pour penser à notre nouvel ensemble. Nous nous adapterons rapidement à la mode de printemps, et il nous sera facile d'exécuter nous-même cet ensemble. C'est ce que nous portons tous les jours que nous combinons avec le plus d'agrément. Nous souhaitons une tenue simple, nous l'aurons, la mode nous y aidera. Sa simplicité n'est-elle pas toujours la vraie élégance? Nous ne nous en lasserons jamais.

Une bonne robe ne doit pas se démoder rapidement; si nous avons envie, dans quelques mois, de la modifier, il doit nous être alors facile de le faire.

Madame, vous voulez un tailleur? Votre tailleur sera classique. La longueur de la jaquette sera, soit très courte, soit recouvrant les hanches; la jupe droite devra avoir assez d'ampleur afin de faciliter la marche, rien n'est plus désagréable à porter qu'une jupe trop étroite.

Pour le matin, la blouse sera en jersey de laine foncée, garnie de boutons fantaisie; pour l'après-midi, en piqué ou en linon de fil blanc; pour le soir en crêpe de Chine imprimé.

La robe d'après-midi sera plus pratique en laine qu'en soie et permettra de sortir en taille plus rapidement. Le bleu est en vogue, du bleu clair au bleu marine. Avec l'encolure au ras du cou, il est indispensable d'avoir une garniture très seyante et qui adoucit le visage. Le blanc est fragile, mais a l'avantage de se laver facilement. Il peut être remplacé par un simple petit foulard imprimé noué sur le devant; dans ce cas, la ceinture pourra être assortie au coloris des fleurs de l'imprimé, ainsi que les gants de tricot.

Comme robe habillée, la soie s'impose, soit du marocain, soit du crêpe mat uni. La jupe taillée dans le biais ou plissée, et le corsage drapé et resserré à la taille sur la jupe, formant ceinture et se terminant par un nœud sur le côté. Le noir est évidemment ce qu'il y a de plus pratique. Si vous aimez les coloris clairs, choisissez alors, Madame, une forme excessivement simple. Soit en foulard à pois, soit en Chine uni bleu clair ou beige. La robe chemisier se porte et se portera toujours. Comme chapeau avec une robe claire, il est préférable de porter un feutre assorti, de forme sport, avec une ceinture et des gants de daim.

ROUGE-GORGE.



Manteau de voyage en lainage écossais de CREED.
(Ph. Luigi Diaz)

Personna

La scène
De la
toit, sur
Très lo
lancolique
à son son

Mme
née). —

cuisine, je
fromage b

M. GRO
ton et son

l'eau).
Mme G
pain. Il en

M. GRO
la réponse

pagnée de
Mme G

faire pipi
cuisine et

PROSPE
alors?

Mme GF
bera dans

PROSPE
dats de pl

Mme G
soldats de

que tu y e
(Un bon

M. Gromac



— Je la t
— ...de D

Ce n'e
retr
l'ap
di;
présence, j'
mal définie.

A peine e
porte s'ouv
lement aspir
chez mon n
lui, mais qu
j'allai me f
parapluies q
l'encontreuse

Le chimp
l'appri par
d'un rire sil
retournant
cheuses j'all
lorsque Sam
moi

— Ah ! vo
cordialité qu
dais avec im
d'hui.

— Tiens !
— Oui, aj

levant, du F
vite.

Là-dessus,
mattira ver
bouton lui r

faillis renou
cette fois, s

trouvait sur
Nous nous

reau ressemb
tant il était

tes. Mon reg
bois, une lo

Le c

Personnages : M. Gromachin.
Mme Gromachin.
Prosper Gromachin (10 ans).
L'employé.

INONDATIONS

La scène représente une vaste plaine inondée. De la maison des Gromachin, n'émerge plus que le toit, sur lequel ils se sont réfugiés. Très loin, une colline, assise dans l'eau, attend mélancoliquement les secours. Un petit bois s'est réfugié à son sommet, de crainte de se mouiller les pattes.

Mme GROMACHIN (qui tricote, assise sur la cheminée). — Agatoche, j'ai faim. Tu devrais descendre à la cuisine, je crois qu'il reste du bouillon au vermicelle et du fromage blanc.

M. GROMACHIN. — Bien Bibiche (il enlève son veston et son pantalon et, sans hésiter, pique une tête dans l'eau).

Mme GROMACHIN. — N'oublie pas de remonter du pain. Il en reste encore dans le garde-manger !

M. GROMACHIN (sous l'eau). — Bien, Bibiche (mais la réponse n'est plus qu'un informe borborygme accompagnée de bulles).

Mme GROMACHIN. — Prosper, je t'ai défendu de faire pipi dans l'eau ! Songe que cette eau envahit notre cuisine et notre salle à manger !

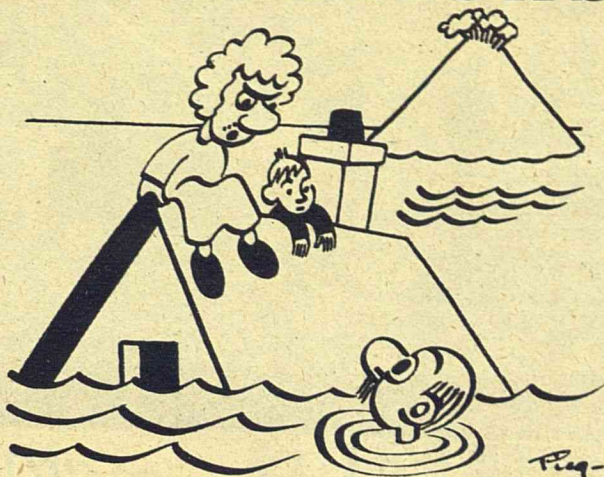
PROSPER. — Mais ouisque tu veux que je fasse pipi, alors ?

Mme GROMACHIN. — Fais dans la cheminée, ça tombera dans la cendre.

PROSPER. — Si papa pensait à me remonter mes soldats de plomb !...

Mme GROMACHIN. — Agatoche, tu remonteras les soldats de plomb du petit !... et n'oublie pas, pendant que tu y es, de changer l'eau des poissons rouges !...

(Un borborygme accompagné de bulles fait penser que M. Gromachin a répondu : « Bien Bibiche. »)



Mme GROMACHIN. — Mes rhumatismes me travaillent ! Je ne serais pas étonné si nous avions de l'eau !... Qu'est-ce que peut bien faire ton père ! Quel lambin !...

PROSPER. — Il essaie peut-être d'allumer du feu pour sécher la maison ?

(M. Gromachin émerge en soufflant bruyamment.)

Mme GROMACHIN. — Te voilà enfin ! Tu y as mis le temps ! Je parie que tu es allé à la cave ! Souffle un peu... (M. Gromachin lui souffle timidement dans le nez).

Naturellement, tu empestes le vin ! ivrogne, va ! Pendant ce temps, nous pouvons mourir de faim !...

M. GROMACHIN. — Je t'assure, Bibiche...

Mme GROMACHIN. — Cela suffit ! Passe-moi la soupe ! Dieu quelle est froide !

M. GROMACHIN. — Elle était au frais, Bibiche !
Mme GROMACHIN. — C'est gai, cette situation ! Depuis trois jours que nous sommes perchés sur ce toit ! je commence à avoir des courbatures ! Vrai, les sauveteurs ne sont pas pressés de nous tirer de là !

PROSPER. — Maman, je vois un bateau là-bas !...

M. GROMACHIN. — Le petit a raison, Bibiche, voilà un bateau !...

Mme GROMACHIN. — Voici enfin les sauveteurs ! Ça n'est pas trop tôt !...

PROSPER. — Ils font force de rame (criant) Ohé ! Ohé !...

(La barque grossit à vue d'œil.)

M. GROMACHIN. — C'est un homme seul. Il est vêtu d'un uniforme...

PROSPER. — Ça a l'air d'un employé des pompes funèbres ! Ils devaient nous croire morts !...

Mme GROMACHIN. — On dirait plutôt un employé du gaz...

(La barque s'approche et accoste le toit.)

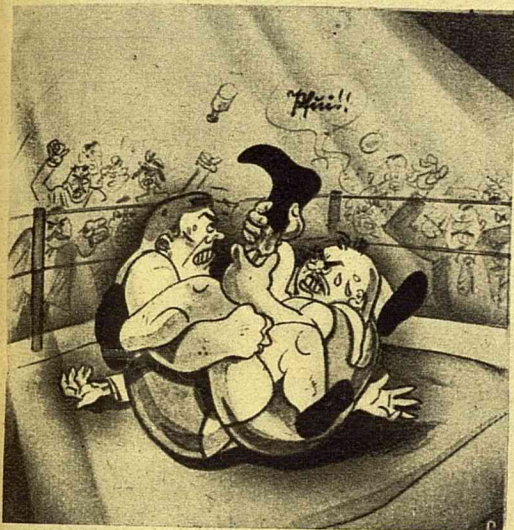
L'EMPLOYÉ. — Monsieur Gromachin, c'est bien ici ?

Mme GROMACHIN. — C'est moi.

L'EMPLOYÉ (soulevant sa casquette). — Je suis employé à la Compagnie des Eaux, je viens relever votre compte...

(Le rideau tombe dans la barque et la fait chavirer.)

PICQ.

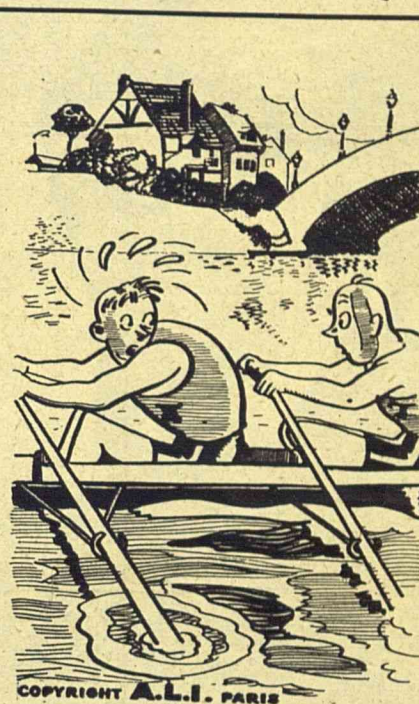


CATCH AS CATCH CAN

— Je la tiens, mon vieux !
— ...de Dieu, lâche ça, c'est celle de l'arbitre !



— Où cachez-vous votre argent pour que votre femme ne le trouve pas ?
— Dans le panier avec les chaussettes à reprendre.



Henry, chatouille-moi le dos.

Les jeudis de Sam dit "VENDREDI"

par Roméo CARLES

C'est n'est pas sans une certaine émotion que je me retrouvai, le jeudi suivant, devant l'entrée de l'appartement de l'inénarrable Sam, dit Vendredi, et, à l'idée de me retrouver de nouveau en sa présence, j'éprouvai une sensation bizarre, encore que mal définie.

A peine eus-je tiré sur le « serpent-sonnette » que la porte s'ouvrit avec une telle violence que je fus littéralement aspiré par le déplacement d'air et que je pénétrai chez mon nouvel ami avec une rapidité flatteuse pour lui, mais qui était totalement dépourvue de dignité, car j'allai me flanquer, la tête la première, dans un porte-parapluies qui se trouvait placé — d'une façon bien malencontreuse — au beau milieu du vestibule.

Le chimpanzé-valet de chambre (lequel répondait, je l'apprenais par la suite, au joli nom de Man-Dhel) éclata d'un rire silencieux qui eut le don de m'exaspérer et, me retournant vers lui, je ne sais à quelles extrémités fâcheuses j'allais me livrer sur cet inepte anthropoïde, lorsque Sam, dit Vendredi, surgit brusquement devant moi.

— Ah ! vous voilà, vieux haricot ! s'écria-t-il avec une cordialité qui m'émut jusqu'aux larmes. Je vous attendais avec impatience, car je m'ennuie à mourir, aujourd'hui.

— Tiens ! Tiens... fis-je avec un surprenant à-propos. — Oui, ajouta-t-il. J'ai eu l'imprudence de lire, en me levant, du Paul Valéry. A jeun, c'est terrible ! Venez vite.

Là-dessus, il me saisit par un bouton de mon gilet et m'attira vers son bureau avec tant de douceur que le bouton lui resta dans la main sans hésitation et que je faillis renouveler mon entrée comique, en atterrissant, cette fois, sur un poêle mobile chauffé à blanc qui se trouvait sur mon chemin comme par hasard.

Nous nous assimes devant le bureau de Sam. Ce bureau ressemblait à une réduction du Carreau du Temple, tant il était encombré par une foule d'objets hétéroclites. Mon regard y distingua malaisément, une écuelle en bois, une longue-vue, une botte d'égoûtier, des écailles

d'huitres et un livarot entamé. Je notai même un hérisson empaillé qui avait, dans l'œil, une expression de tristesse infinie.

— Vous avez là un véritable capharnaüm, ne pus-je m'empêcher de dire.

— Tiens ! c'est vrai... s'écria Sam en regardant son bureau comme s'il le voyait pour la première fois ; et, avant que j'eusse pu prévoir son geste, d'un seul revers de bras, il avait tout envoyé promener à travers la pièce.

— Voilà ! fit-il avec tranquillité. C'est plus propre, maintenant. Alors, si vous le voulez bien, nous allons, sans plus tarder, réaliser le petit projet dont je vous ai entretenu le mois dernier.

Ce disant, il s'empara du volumineux dictionnaire qui servait de cale à sa bibliothèque, laquelle prit immédiatement l'allure chère à la Tour de Pise, ce qui me fit reculer prudemment, car j'aimais recevoir des livres, mais pas sur la tête. Toutefois, arrivée à 37° environ, elle eut l'air de se trouver à son aise et ne bougea plus.

Pendant ce temps, Sam posait le dictionnaire sur son bureau et, en me priant de le tenir solidement il prit une épingle qui, par un curieux phénomène de mimétisme, avait, comme lui, la tête noire ; il prit ensuite son élan et y'lan ! d'un seul coup, d'un seul, il m'enfonça l'épingle dans le doigt !

Je poussai un hurlement sauvage.

— Oh ! la ! la ! fit-il avec calme. Quel mauvais fakir vous feriez !

Vexé, je me tus. Mais, par prudence, je tins le dictionnaire avec des pincettes. D'ailleurs, la seconde tentative réussit pleinement et l'épingle s'enfonça mollement au beau milieu du respectable bouquin.

J'ouvris le dictionnaire avec fébrilité, tandis que Sam maintenait l'épingle sur le mot encore mystérieux qu'elle désignait et tous les deux nous nous penchâmes avec une précipitation louable, certes, mais fâcheuse, car nous nous heurtâmes le crâne mutuellement avec une violence ridicule.

Je poussai, derechef, un hurlement, pour le moins aussi sauvage que le précédent.

Aussitôt, Sam se mit à me frotter la tête avec une vigueur dont je le crois seul capable et, pour ne pas assister à l'affligeant spectacle de la peau de mon crâne se décollant et volant à travers l'espace à l'instar du hérisson empaillé, je dus affirmer que je ne me ressentais plus du tout de la collision.

Nous revînmes vers le dictionnaire. Malheureusement, l'épingle avait chuté sur le paquet et nous nous mîmes en demeure de la chercher...

...la nuit était tombée depuis longtemps et nous la cherchions encore.

Enfin, comme minuit sonnait, Sam qui avait fini par s'endormir, la tête sur le poêle (lequel s'était éteint, je dois le dire) se réveilla et, me voyant à quatre pattes et furetant sous un tas de vieux journaux, m'interpella brusquement :

— Hello ! chère vieille chose... qu'est-ce que vous fabriquez-là ?

— Ben, je cherche l'épingle.

— Quelle épingle ? fit-il, complètement abruti. Ah ! oui... l'épingle. Eh bien, ne cherchez plus, allez... Croyez-moi, le Dieu de la Fantaisie ne nous est pas favorable aujourd'hui. Remettons cela à un prochain jeudi, voulez-vous ?

Et comme je me relevai, dépité et courbatu, il me saisit par le bras, me reconduisit gentiment jusqu'à la porte d'entrée, qui se trouvait être en l'occurrence, la porte de sortie et, en me souhaitant une bonne nuit, il me ferma la porte sur le pied, avec une telle précision et une telle délicatesse, que je poussai un troisième et horrible hurlement.

— Encore ! fit-il simplement. Et il disparut. Je dus descendre l'escalier sur les mains.

regards

1 fr. 50
1. 75 BELGES
0. 35 SUISSE
24 pages



AUX BEAUX QUARTIERS de L'ÉLÉGANCE

UNE GRANDE ENQUÊTE

de Claude MARTIAL

sur

LE MONDE des EMPLOYÉS

Reportage
photographié
d'A. LEVEY

Dans